This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

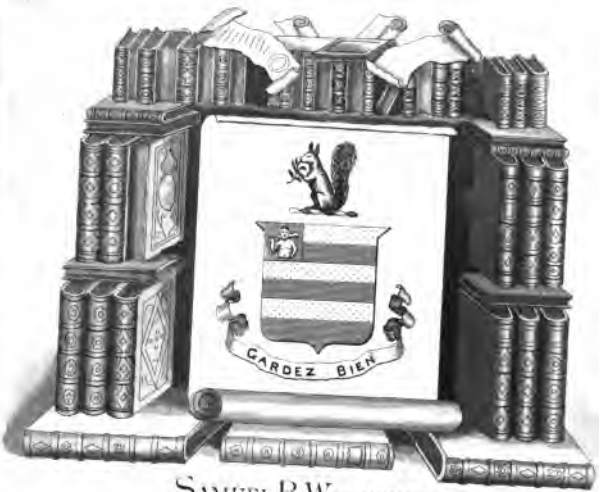
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NEDL TRANSFER
HN 6P1I 4

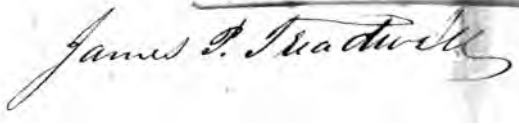
KC 5933

1592



SAMUEL B. WOODWARD

Digitized by Google



Digitized by Google

KC 5933

Digitized by Google

DE L'ESPRIT.

TOME III.

Digitized by Google

DE L'ESPRIT.

.... Undè animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum naturâ. *Lib. I.*

TOME III.

A LA HAYE,
Chez PIERRE MOETJENS, Imprimeur-Libraire, proche la Cour.

M. DCC. XCI.

Digitized by Google

KC 5933

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
42#335

Digitized by Google

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS *DONNÉS A L'ESPRIT.*

CHAPITRE PREMIER.

Du génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'on considéré comme un feu, une inspiration, un enthousiasme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des definitions.

Quelque vagues que soient ces especes de définitions, la même raison cependant qui nous fait dire que le feu est chaud, & mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les sentimens propres à remuer nos passions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores, applicables à certaines especes de génie, tel que celui de la poésie ou de l'éloquence ne l'étoient

Digitized by Google

point à des génies de réflexions ; tels que ceux de Locke & de Nevvton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales ; & pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugemens du public.

Le public place également au rang des génies, les Descartes, les Nevvton, les Locke, les Montesquieu, les Corneilles, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes si différens, suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots

Celui de *génie* dérive de *gignere gigno ; j'enfante, je produis ;* il suppose toujours *invention* : & cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différens.

Les inventions ou les découvertes sont de deux especes. Il en est que nous devons au hazard ; telles sont la Boussole, la poudre à canon, & généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie : &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaison, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées qui résultent de ce rapport forment un grand ensemble, sont fécondes en vérités, & intéressantes pour l'humanité (*a*) : or, c'est le hazard qui choi-

(*a*) Le neuf & le singulier dans les idées ne suffit pa

Digitized by Google

ſit preſque toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſans qu'ils traitent, & que c'eſt ce même hazard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaicir ce mot *époque*, il faut obſerver que tout inventeur dans un art ou une ſcience, qu'il tire, pour ainſi dire, du berceau, eſt toujours ſurpaſſé par l'homme d'eſprit qui le ſuit dans la même carriere, & ce ſecond par un troiſieme, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un peuple? alors celui qui la lui donne obtient le titre de génie ſans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la paſſion juſqu'aux poëtes Hardy & Rotrou, & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le théâtre Francais acquiert ſucceſſivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque; Corneille eſt un génie (*a*).

---

pour mériter le titre de génie; il faut de plus que ces idées neuves ſoient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie differe de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

(*a*) Ce n'eſt pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance;

Digitized by Google

Je ne prétends nullement, par cette observation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver seulement que la loi de la continuité est toujours exactement observée, & qu'il n'y a point de sauts dans la nature (*a*). Aussi peut-on appliquer aux sciences l'observation faite sur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peser les uns sur les autres ; Newton, par l'application heureuse qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au système céleste, assure l'existence de cette loi : Newton fait époque, il est mis au rang des génies.

Aristote, Gassendi, Montagne, entrevoient confusément que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en constate la vérité par un infinité d'applications, & Locke est un génie.

Il est impossible qu'un grand homme ne soit toujours annoncé par un autre grand homme (*b*). Les

---

Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, sans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de spectacle, si le théâtre, toujours couvert de spectateurs, ne se fût pas absolument opposé à ce genre de beauté si connu des Grecs.

(*a*) Il est, en ce genre, mille sources d'illusion. Un homme sait parfaitement une langue étrangere ; c'est, si l'on veut, l'Espagnol. Si les écrivains Espagnols nous sont alors supérieurs dans le genre dramatique, l'auteur Français qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne surpassât-il que de peu ses modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorans. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il seroit impossible que l'esprit humain pût d'abord l'élever.

(*b*) Je pourrois même dire, accompagné de quelques grands hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain, voit, dans chaque siecle, cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'hem-

Digitized by Google

ouvrages du génie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monumens de l'antiquité, qui, exécutés par pluſieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais, ſi le hazard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences; s'il détermine l'inſtant dans lequel ils doivent naître pour faire époque & recevoir le nom de génie; quelle influence plus grande encore ce même hazard n'a-t-il pas ſur la réputation des hommes d'état?

Céſar & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier eſt, dans la moitié de l'univers, reſpecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il eſt honoré comme un grand génie: cependant, ce Mahomet, ſimple courtier d'Arabie, ſans lettres, ſans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatiſme qu'il inſpiroit, avoit été forcé, pour compoſer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hazard qui le place dans le temps & les circonſtances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter ſon nom.

Qui doute que ce même hazard ſi favorable à Mahomet, n'ait auſſi contribué à la gloire de Céſar? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros; mais enfin Sylla avoit, com-

me de génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt, entre ſes mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; ce qui rend les idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

Digitized by Google

me lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire, pour juger si César étoit réellement supérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire de César a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jetta par ses victoires les fondemens du trône qu'Auguste affermit (a); c'est que sa dictature fut l'époque de la servitude des Romains, & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ces grands talens lui avoient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hazard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hazard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le desir vif de la gloire.

Ce desir, comme je l'ai déja dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il donne un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés & les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusemens nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de l'homme de génie: il est la source de

(a) Ce n'est pas que César ne fût un de plus grands généraux, même au jugement sévere de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choses & des choses nouvelles.

« Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illustre au-

Digitized by Google

ſes ridicules (a) & de ſes ſuccés ; ſuccés qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il ſe concentre dans un ſeul genre. Une ſcien-

» teur, on voit de grands Poëtes prendre Homere pour » modele, ſe demander, en écrivant : *Homere eût-il » penſé, ſe fût-il exprimé comme moi ?* Il faut pareille- » ment qu'un grand général, admirateur de quelque grand » capitaine de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, dont » l'un s'étoit propoſé Cyrus, & l'autre Annibal pour » modele. «

(a) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui font la ſcience des gens du monde : auſſi leur paroît-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à peu près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-deſſus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un deſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpece de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps : *O mes amis !* leur répondit-il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de ſageſſe à des tonnes de richeſſes ?*

Corneille étoit ſans doute animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſques dans ſon cabinet. *Je viens*, lui dit-il, *monſieur, retirer ma parole, & vous expoſer les motifs de ma conduite. . . . Eh ! monſieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ! Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court, tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire

Digitized by Google

ce suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il avoir de génie universel

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre, comparé au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, & c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premieres difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé, on peut apprendre encore à manier avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi, à mieux développer ses idées, à les présenter dans un plus grand jour ; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrein nouveau.

---

que le feu est à la maison : *Eh bien*, lui répondit-il, *avertissez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction. C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres, qu'ils doivent ces mœurs simples & ces réponses inattendues & naïves, qui, si souvent, fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie, que je citerai à ce sujet deux traits du célebre la Fontaine. Un de ses amis, qui, sans doute, avoit sa conversion fort à cœur, lui prête un jour son *saint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux & très-humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre ; il ferme le livre ; le reporte à son ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre : ce saint Paul là n'est pas mon homme.* C'est avec la même naïveté que, comparant un jour saint Augustin à Rabelais, *comment*, s'écria la Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un S. Augustin à celle de ce Rabelais si naïf & si amusant ?*

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressans, vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui, & presque jamais les autres ; il doit donc leur paroître presque toujours ridicule.

Digitized by Google

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités; cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des génies: le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jetté dans ſes narrations; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtyle qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes eſpeces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lui, s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques: dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur

Digitized by Google

montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paroissent isolées. Dans le genre instructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne sont qu'un mérite secondaire. Aussi, parmi les modernes, a-t-on vu des philosophes sans force, sans grace, & même sans netteté dans l'expression, obtenir encore une grande réputation. L'obscurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en sortent: il naît tôt ou tard un esprit pénétrant & lumineux, qui, saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obscurité qui les couvre, & fait les exposer avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor, & partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expression, il est facile d'expliquer comment un écrivain, déja célebre, peut composer de mauvais ouvrages: il suffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'espece de génie dont il est doué ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poëte célebre peut être un mauvais philosophe, & l'excellent philosophe un poëte médiocre; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, & l'historien mal faire un roman.

La conclusion de ce chapitre, c'est que, si le génie suppose toujours invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux & intéressans pour l'humanité; il faut de plus naître dans le moment où, par ses talens & ses découvertes, celui qui cultive les arts ou les sciences puisse faire

Digitized by Google

époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc, en partie, l'œuvre du hazard; c'est le hazard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche insensiblement les vérités, toujours inutiles lorsquelles sont trop éloignées les unes des autres; & qui fait naître l'homme de génie, dans l'instant précis où les vérités, déja rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux: le génie s'en saisit, les présente, & quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hazard remplit donc auprès du génie l'office de ces vertus qui, dispersées aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui composent les météores: ces matieres poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon est éclairé.

CHAPITRE II.

De l'imagination & du sentiment.

LA plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination*, il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont

Digitized by Google

préſentés à nous ; & l'imagination dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & & le ſentiment qu'on veut exciter. Eſt-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Eſt-ce l'étonnement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Heſpérides, l'iſle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination eſt donc l'invention en fait d'images (*a*), comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées.

La mémoire qui n'eſt que le ſouvenir exact des objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par le Brun, differe du tableau compoſé (*b*) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guere employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentimens qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde ; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une Naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons ; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par

(*a*) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images. Il eſt vrai que, dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt cependant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'homme d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination, qu'un poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne ſera ſouvent qu'un poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(*b*) Il faut ſe rappeller que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

Digitized by Google

les soins des dryades & des napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les arcades, c'étoient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la physique, si l'on n'en fait usage que pour jetter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui dans le Tonquin, a fixé l'instant de la formation des perles (a) : c'est elle en-

(a) L'imagination soutenue de quelque tradition obscure & ridicule, enseigne, à ce sujet, qu'un roi du Tonquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet art, un seul mettoit une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse : il éprouve la puissance de cette armée, il est battu, fait un traité & obtient, pour son fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premieres nuits, le nouvel époux conjure sa femme de substituer à l'arc magique de son pere, un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet, exécute sa promesse, & ne soupçonne point le crime. Mais à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre son beau-pere, le défait, & le force à fuir avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est-là qu'un démon apparoît au roi du Tonquin, & lui fait connoître l'auteur de ses infortunes. Le pere indigné saisit sa fille, tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux siecles à venir témoignage de son imprudence & de son innocence. Elle se tait. Le pere la frappe, le sang coule : la

Digitized by Google

core qui, peuplant les élémens de demi-dieux, créant à son gré des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde physique, c'est d'une aîle audacieuse souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir long-temps parcouru les déserts immesurables de l'espace & de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obscur, épais & spiritueux, qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaste abyme, & affecté d'amour pour ses propres principes; cet amour produit un mélange, & ce mélange reçoit le nom de *desir*; ce desir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuse; cette corruption contient le germe de l'univers, & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligens, sous le nom de *zophasémin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être; le soleil luit; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons, elles les réfléchissent & en embrasent les airs; les vents soufflent, les nuages s'élevent, se frappent, & de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre; ses éclats réveillent les animaux intelligens, qui, frappés d'effroi, se meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffre de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avoit dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, fut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de milles autres manieres différentes (*a*).

---

métamorphose commence; & la côte, souillée de ce parricide, est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

(*a*) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont

Digitized by Google

Dans la Grece, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit : « Au commencement étoient les cahos, le noir Erebe & le » Tartare. Les temps n'exiſtoient point encore, » lorſque la nuit éternelle, qui, ſur des aîles » étendues & peſantes, parcourir les immenſes

ſoumis au nôtre. & les plus élevés ſont les plus délicieux. Une flamme, détachée tous les trente-ſix mille ans des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embraſſe le tronc, & la réſout en eau. La nature, réduite quelques inſtans à cet état, eſt révivifiée par un génie du premier ciel. il deſcend porté ſur les aîles des vents; leur ſouffle fait écouler les eaux, le terrein humide eſt deſſéché; les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, la terre reprend ſa premiere forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitans de Lao, le ſiecle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamyſuan*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux; une fleur ſurnage ſur leur immenſité; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le mandarin épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le mandarin reſpecte ſa vertu; mais, ne pouvant ſe priver entiérement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle: c'eſt-là qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuſe les valiées, éleve les montagnes, & vit parmi les hommes juſqu'à ce qu'enfin, laſſé du ſéjour de la terre, il vole vers le ciel: mais les portes lui en ſont fermées, & ne s'ouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde terreſtre, ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableaux, dont la compoſition variée a, chez les différens peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

Digitized by Google

» plaines de l'espace, s'abat tout-à-coup sur l'E-
» rebe : elle y dépose un œuf ; l'Erebe le reçoit
» dans son sein, le féconde : l'amour en sort. Il
» s'éleve sur des aîles dorées, il s'unit au Chaos :
» cette union donne l'être au cieux, à la terre,
» aux dieux immortels, aux hommes & aux ani-
» maux. Déjà Vénus, conçue dans le sein des
» mers, s'est élevée sur la surface des eaux ; tous
» les cops animés s'arrêtent pour la contempler,
» les mouvemens que l'amour avoit vaguement
» imprimés dans toute la nature se dirigent vers la
» beauté. Pour la premiere fois, l'ordre, l'équi-
» libre & le dessein sont connus à l'univers. «

Voilà, dans le premier siecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant, plus sage dans ses conceptions, c'est par la connoissance de l'histoire présente de la terre, qu'elle s'éleve à la connoissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la suite de l'expérience ; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété de mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il des peintures hardies ? L'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression ; qu'on préfere, à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? c'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un boccage : Vénus y paroît endormie sur des ro-

Digitized by Google

ſes ; la déeſſe ſe réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues, un voile léger dérobe une partie de ſes beautés ; l'ardent Adonis les dévore, il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance ; le voile eſt arraché d'une main impatiente, Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé au regard du déſir : & c'eſt-là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante ? d'annoncer, par exemple, la diſſenſion qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination répreſentera la paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi, que dans la poéſie, l'imagination ſait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné : elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté ; parce que les hommes, qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot ; & de-là ces diſputes éternelles & vives qui, ſi ſouvent ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſenti-

Digitized by Google

ment. Quand l'Arioſte conduit Rolland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne découvre-t-il pas cette grotte ? Ce ſont par-tout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir ; le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les deſirs de Rolland. Le poëte ſait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir & portera d'ivreſſe dans l'ame du héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent lorſqu'il y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvemens tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau ſur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuſe & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au ſentiment. C'eſt un amant fortuné qui, ſous le voile d'une allégorie, attribue ingénieuſement à ſa maîtreſſe & à l'amour qu'il a pour elle les qualités qu'on admire en lui.

» J'étois un jour dans un bain : une terre odo-
» rante, d'une main aimée, paſſa dans la mien-
» ne. Je lui dis : Es-tu le muſe ? es-tu l'ambre ?
» Elle me répondit : Je ne ſuis qu'une terre com-
» mune, mais j'ai eu quelque liaiſon avec la
» roſe ; ſa vertu bienfaiſante m'a pénétrée ; ſans
» elle je ne ſerois encore qu'une terre commu-
» ne. (*a*) «

J'ai, je penſe, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différens genres, l'uſage qu'on en peut faire. Je paſſe maintenant au ſentiment.

(*a*) Voyez *le Guliſtan ou l'empire des Roſes* de Saadi.

Digitized by Google

Le moment où la paſſion ſe réveille le plus fortement en nous, eſt ce qu'on appelle le *ſentiment*. Auſſi n'entend-on par *paſſion* qu'une continuité de ſentimens de même eſpece. La paſſion d'un homme pour une femme n'eſt que la durée de ſes deſirs & de ſes ſentimens pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour diſtinguer enſuite les ſentimens des ſenſations, & ſavoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie ſouvent l'un pour l'autre, il faut ſe rappeller qu'il eſt des paſſions de deux eſpeces; les unes qui nous ſont immédiatement données par la nature, tels ſont les deſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c. les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſocietés, & ne ſont proprement que des paſſions factices, telles ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpeces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpeces de ſentimens Les uns ont rapport aux paſſions de la premiere eſpece, c'eſt-à-dire, à nos beſoins phyſiques; ils reçoivent le nom de ſenſations: les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement connus ſous le nom de ſentimens. C'eſt de cette derniere eſpece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſerverai qu'il n'eſt point d'hommes ſans deſirs, ni par conſéquent ſans ſentimens; mais que ces ſentimens ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt cenſé n'en point avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi? ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, &

Digitized by Google

l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvemens fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentimens.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différens, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné; il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentimens vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la conſtitution d'un état s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentimens. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un état monarchique où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigans que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ces pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition: mais, ſans quelques circonſtances ſingulieres, ce germe y meurt ſans ſe développer. L'ambition eſt dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins allumés dans les entrailles de la terre: ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où

Digitized by Google

les eaux y pénetrent, & que, raréfiées par le feu, elles soulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondemens du monde.

Dans les pays où le germe de certaines passions & de certains sentimens est étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres & principalement les poëtes.

Le sentiment est l'ame de la poésie, & sur-tout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à sentimens, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentimens, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions ? Pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modèle. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (a) : on est toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être en général susceptible des passions ; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Un espece de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus elevée que tendre, peint mieux les

(a) Dans les ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ? On fera exécuter en ce genre, à son héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il est peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

Digitized by Google

grands politiques & les héros qu'il ne peint les amans.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt, en ce genre, attachée la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillantes & des vers élégans, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands ſuccès; mais, quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractere eſt, dans les tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt pas frappé de cette ſcene où Catilina, pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats que lui fait Lentulus, lui dit:

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur:

. . . . . .

Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices

il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti*;

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers! Quel chef de conjurés qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caracteres le ſuperbe Catilina! Une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

Digitized by Google

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le public, souvent peu instruit de ce qui est en deçà ou au-delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de sentimens? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiscences, un homme d'esprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation; il peut substituer, si je peux m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment *senti*: mais il est dans le cas d'un peintre, qui sur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en seroit formée, voudroit en faire le portrait; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conservation de deux amans. L'homme insensible, mais spirituel, est dans le cas du vieillard; le langage simple du sentiment lui paroît plat; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel, lorsque les éclats du tonnerre annoncent la présence du Dieu son rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit:

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'est te dire assez que je t'aime: (a).

(a) Si dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timenda,

Digitized by Google

on sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant, que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir son amant, & pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir, & qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusemen t tournée prouve à la fois l'esprit & le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit; l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il saisit.

Lorsque l'amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Psyché, & que la déesse rit de sa douleur, l'amour lui dit:

Je ne me plaindrois pas, si je pouvois mourir.

Lorsque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le destin ordonne qu'ils se séparent pour jamais (*a*), Bérénice reprend:

Pour jamais! ... que ce mot est affreux quand on aime!

---

le soleil dit à peu près la même chose à Phaëton son fils, c'est que Phaëton n'est pas encore monté sur son char, ni par conséquent dans le moment du danger.

(*a*) Dans la tragédie Anglaise de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine: elle est belle, Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint; Antoine la rassure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre.* » O mon amant! reprend-elle, quelle plus grande » différence encore entre mon état & le sien! Octavie est aujourd'hui mépritée, mais Octavie est ton épouse. L'espoir immortel habite dans son ame, il essuie ses » larmes, la console dans son malheur. Demain l'hymen » peut te remettre en ses bras. Quelle est au contraire ma

Lorsque

Digitized by Google

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ſes prieres de toucher ſon raviſſeur, Seïde répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes !

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas à cet égard la dupe de l'eſprit ? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers :

L'on ne doit point aimer, lorſqu'on a le cœur tendre.

Idée qui lui eſt commune avec Quinaut, qui l'exprime bien différemment, lorſqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il ſeroit trop ſenſible.

» deſtinée ! Que l'amour ſe taiſe un moment dans ton cœur, » il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne puis, comme elle, gémir » près de ce que j'aime, eſpérer de l'attendrir, me flatter » d'un retour. Un ſeul inſtant d'indifférence, & tout pour » moi eſt anéanti ; l'eſpace immenſe & l'éternité me ſéparent » à jamais de toi. «

Digitized by Google

Si Quinaut n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas à cet égard de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit & la réflexion : la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? Les faveurs de ce qu'il aime. Or ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare & saisit ces instans de foiblesse qui mettent le comble à son bonheur. L'Esprit n'a point de part au triomphe : l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, & si pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'affignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un seul instant assure sa félicité ; la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus prêt d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toute sorte d'hommes : pour s'en servir

Digitized by Google

utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art, & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre ? Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidelement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sententieux, qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers, où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, Catilina dit à Probus qui l'accuse d'imprudence :

L'imprudence n'est pas dans la témérité,
Elle est dans un projet faux & mal concerté ;
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence ;
Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doses différentes, si je l'ose dire, l'esprit peut s'allier aux différens genres de passions.

Je finirai par cette observation, c'est que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des passions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici comme peintre de sentimens que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raison, occupe presque seul le théâtre français.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De l'esprit.

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblage d'idées & de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni esprit ; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, & l'esprit seroit impossible : on auroit remonté jusqu'aux premiers principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux & simples, la science des faits qui nous y auroient élevés ne seroit plus qu'une science futile, & toutes les bibliotheques où ces faits sont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'est-à-dire, de toutes les histoire on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'egalité possible, donneroient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en seroit de même de la physique & généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes, à peu près comme les esprits des fleurs, qui couvrent les vastes plaines, sont, par l'art du chymiste, facilement concentrés dans une vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est en tout genre fort loin du terme que je suppose. Je conviens

Digitized by Google

volontiers que nous ne ſerons pas ſi-tot réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavans ; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera long-temps permis d'avoir de l'eſprit.

L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette eſpece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génie* ? Pour la découvrir, conſultons le public : en morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Eſprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'eſprit à la Rochefoucault & la Bruyere. L'unique différence ſenſible qu'on remarque entre ces deux eſpeces d'hommes, c'eſt que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand enſemble que les ſeconds. Or l'union d'un plus grand nombre de vérités ſuppoſe une plus grande quantité de combinaiſons, & par conſéquent un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenſer par un titre ſupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une infinité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt dans le genre philoſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les ſciences, on déſigne par le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque ou ſe modele ſur les grands hommes qui l'ont déja précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni don-

Digitized by Google

né assez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence, on place dans la liste des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campistron & les Fléchier; lorsqu'on cite comme génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Bossuet. J'ajouterai même à ce sujet, qu'on refuse quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand succès: on peut dire, de ces ouvrages, qu'ils sont pleins de génie, sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut ou, comme la Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pieces, la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique est dans la poésie, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention & d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce chapitre, deux observations à faire. La premiere, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'esprit, que ceux qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre: telles sont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithetes applicables au grand esprit, désigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (*a*), à l'arithméticien habile, nous

(*a*) Je ne dis pas que de bons juges, de bons finan-

Digitized by Google

permet d'appliquer l'épithete de *sublime* au poëte, au législateur, au géometre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue ; elle suppose par conséquent & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardiesse de caractere qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie & l'esprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés, par la disette de la langue, à prendre cette expression dans mille acceptions différentes, qu'on ne distingue entr'elles que par les épithetes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce même point de vue ; c'est qu'on a pris pour des qualités réelles & distinctes les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *esprit* ; c'est qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expression des effets différens que font sur nous, & les diverses especes d'idées & les différentes manieres de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet, que je vais, dans les chapitres suivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes souvent unies au mot *esprit*.

---

cier n'aient de l'esprit ; mais je dis seulement, que ce n'est pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont ; à moins que l'on ne confonde la qualité de *juge* avec celle de législateur.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

De l'esprit fin, de l'esprit fort.

DANS le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées & de sentimens, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'avare de Moliere soupçonne son valet de l'avoir volé : il le fouille ; & ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : *Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin ; il est dans le caractere d'une avare ; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous ?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine,
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur ;
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :
Comme eux, à votre humeur sévere
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

Ce sentiment est dans la nature ; mais il est fin, il est caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinaut pour l'y appercevoir.

Du sentiment, passons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conséquence finement dé-

Digitized by Google

duite d'une idée générale (a). Je dis une conséquence ; parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérité, quitte le nom d'*idée générale*. On dit *les principes* & non *les idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke & de Newton. Ce n'est pas que, pour remonter, comme ces philosophes, d'observations en observations, jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit, c'est-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui, grossissant à nos yeux les objets sans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de ressemblances & de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit, en tout genre, n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, j'observerai que toute idée & tout sentiment, dont la découverte suppose dans un auteur, & beaucoup de finesse & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de fin, si ce sentiment ou cette idée sont ou mis en action dans une scene, ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans efforts. Il ne désigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentimens qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc, par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs ; or elle leur échappe, lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot, que répétoit souvent M. de

(a) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

Digitized by Google

KC 5933

1592

SAMUEL B. WOOD

Digitized by Google

de venger de Pélée qu'elle croit infidele, dit:

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Il eſt encore certain que cette idée & toutes les
de cette eſpece ne devront le nom de *fines*
qu'on leur donnera communément, qu'au tour énig-
ſous lequel on les préſente, & par conſé-
petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour
dre un auteur n'écrit que pour ſe faire
re. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc
t dans le ſtyle; toute maniere fine de
eſt donc vicieuſe (*a*); il faut donc
tant plus attentif à rendre ſon idée
tour & une expreſſion ſimple & natu-
que cette idée eſt plus fine, & peut-

(*a*) Dira-t-on que les tours fins ont leurs partiſans?
le monde entend facilement, diront-ils, tout
t l'avoir penſé; la clarté de l'expreſſion eſt
adreſſe de l'auteur; il faut toujours jetter
ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nua-
au commun des lecteurs, & d'apperce-
à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille
d'autant plus d'enthouſiaſme cette ma-
, que ſous prétexte de faire l'éloge de l'au-
ſeul de leur pénétration. Ce fait eſt cer-
lecteurs qu'on doit dédaigner de pareils élo-
au deſir de les mériter. Une penſée eſt-
exprimée? Il eſt d'abord peu de gens qui
enfin elle eſt généralement entendue.
devine l'énigme de l'expreſſion, cette
par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur in-
eſt fort au-deſſous de cette même valeur
médiocres: honteux de leur peu de pénétra-
en font toujours, par un mépris injuſte, un
la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité des

Digitized by Google

Fontenelle, *On détruiroit presque toutes les religions* (*a*), *si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer.* Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (*b*) : mais il est peu d'*hommes d'esprit.*

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espece des idées qu'à la maniere de les exprimer, qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile*, c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse,

(*a*) Ce qui peut être vrai des fausses religions, n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(*b*) Il en est de même de cet autre mot de M. de Fontenelle : *En écrivant*, disoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Malebranche, les Leibnitz & les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend, ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont appuyés sur des principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrein vierge, l'immense édifice de leur système s'est affaissé, à mesure qu'ils le construisoient.

Digitized by Google

pour se venger de Pélée qu'elle croit infidele ; dit

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Mais je veux l'en punir, en m'imposant la pei
D'en aimer un autre que toi.

Il est encore certain que cette idée & toutes l idées de cette espece ne devront le nom de *fin* qu'on leur donnera communément, qu'au tour énig matique sous lequel on les présente, & par consé quent au petit effort d'esprit qu'il faut faire pou les saisir. Or un auteur n'écrit que pour se fai entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est do un défaut dans le style ; toute maniere fine d s'exprimer est donc vicieuse (*a*) ; il faut don être d'autant plus attentif à rendre son id par un tour & une expression simple & natu relle, que cette idée est plus fine, & peu

(*a*) Je sais bien que les tours fins ont leurs partisa Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, to le monde croit l'avoir pensé ; la clarté de l'expression donc une mal-adresse de l'auteur ; il faut toujours jet quelques nuages sur ses pensées. Flattés de percer ce no ge impénétrable au commun des lecteurs, & d'apperc voir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mi gens louent avec d'autant plus d'enthousiasme cette m niere d'écrire, que sous prétexte de faire l'éloge de l'a teur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est ce tain ; mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils é ges, & résister au desir de les mériter. Une pensée elle finement exprimée ? Il est d'abord peu de gens q l'entendent ; mais enfin elle est généralement entend Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, c pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur i trinseque, & mise fort au-dessous de cette même val par les gens médiocres : honteux de leur peu de pén tration, on les voit toujours, par un mépris injuste, ve ger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacité leur esprit.

Digitized by Google

plus facilement, échapper à la sagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante & propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle est exprimée (*a*).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Carraut, par exemple, comparant Virgile à Lucain, » Virgile, dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au mi» lieu des grimaces du temple; le caractere pleu» reur, hypocrite & dévot de son héros désho» nore le poëte; son enthousiasme semble ne s'é» chauffer qu'à la lueur des lampes suspendues » devant les autels, & l'enthousiasme audacieux » de Lucain s'allumer au feu de la foudre « Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithete de fort. Or le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1. dans les idées, 2. dans les images, 3. dans les sentimens.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espece ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressant pour tous les hommes en général & par

(*a*) On désigne en Perse, par les épithetes de *peintres* ou de *sculpteurs*, l'inégale force des différens poëtes: & l'on dit, en conséquence, un *poëte peintre*, un *poëte sculpteur*.

Digitized by Google

P nſéquent pour les Athéniens, ne doivent cependant pas faire ſur eux l'impreſſion des harangues de Démoſthene, lorſque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté, *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur diſoit-il, *Philippe eſt-il mort ? Hé ! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le ciel vous en auroit délivré, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du diſcours de leurs orateurs que des découvertes de leurs philoſophes, c'eſt que Démoſthene leur préſentoit des idées plus convenables à leur ſituation préſente, & par conſéquent plus immédiatement intéreſſantes pour eux.

Or les hommes qui ne connoiſſent en général que l'exiſtence du moment, ſeront toujours plus vivement affectés de cette eſpece d'idées, que de celles qui, par la raiſon même qu'elles ſont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils ſe trouvent.

Auſſi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues ſi fortes parce qu'on y diſcute les intérêts actuels d'un état, ne ſont-elles pas d'une utilité auſſi étendue, auſſi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philoſophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la ſeule différence entre le grand & le fort, c'eſt que l'un eſt plus généralement & l'autre plus vivement intéreſſant (*a*).

(*a*) On dit quelquefois d'un raiſonnement qu'il eſt fort ; mais c'eſt lorſqu'il s'agit d'un objet intéreſſant pour nous. Auſſi ne donne-t-on pas ce nom aux démonſtrations de géométrie, qui, de tous les raiſonnemens, ſont ſans contredit les plus forts.

Digitized by Google

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination ! Le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes ; le premier attire notre respect, & le second notre mépris (*a*).

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi ; l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la Terre (*b*) qui, croissant par an d'une coudée en grosseur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entasser Ossa sur Pelion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, & sa fureur n'est que ridicule.

Mais le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du destin ou des fêtes du ciel, peut être grande, majestueuse & même sublime ; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des Saints est moins fait pour étonner l'imagination, que le Jugement dernier de Michel-Ange.

(*a*) Tout devient ridicule sans la force ; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charle-quint ?

(*b*) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui, *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient si rapides, lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

Digitized by Google

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir ; ſi la douleur violente fait taire tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſentiment d'une douleur violente ; le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination, excitée par le deſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive ; il manque toujours quelques agrémens à l'olympe.

S'agit-il du terrible ? L'imagination n'a plus le même intérêt à inventer, elle eſt moins difficile en ce genre : l'enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt, dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très-vivement ; c'eſt-à-dire, à tous ceux dont le ſpectateur peut être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de la vengeance & de la jalouſie. La ſcene d'Atrée, qui préſente à ſon frere Thyeſte une coupe remplie du ſang de ſon fils ; les fureurs de Rhadamiſte, qui, pour ſouſtraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne ſanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui d'un ambitieux qui s'aſſied ſur le trône de ſon maître.

Digitized by Google

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque : les malheurs, qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminens pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (*a*). Ce spectacle charme les uns, en leur laissant entrevoir, dans les rangs les plus élevés une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance ; inconstance qui, fondée sur le desir d'une condition meilleure, fait à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, & leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il présente, & par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable & vertueux que le poëte met sur la scene. Le desir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéressons d'autant plus vivement au sort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand

(*a*) C'est à cette cause qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on craindroit de naître de leur temps. Il en est de ces conquérans comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

Digitized by Google

homme nous paroît plus eſtimable, c'eſt-à-dire, que ſes idées & ſes ſentimens ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir, dans un héros, les ſentimens dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théâtre la conjuration de Gênes & celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie les caracteres du comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit, & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractere, l'agrandira toujours à nos yeux: & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux qu'on ſera plus puiſſant, qu'on regnera ſur un plus grand peuple, que plus d'hommes ſeront intéreſſés à prévenir, à ſatisfaire nos deſirs, & que, ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changemens qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occaſionné de pareils; s'ils a décidé la bataille d'Action en faveur d'Octave; ſi dans un ſiecle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports d'Eſpagne, & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes; ces grandes révolutions ne ſont cependant

Digitized by Google

pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grand, préférablement à toutes les autres paſſions: nom qui, tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux poëtes célebres qui les ont peints. Sur quoi j'obſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit, que pour tracer, dans *Rodogune*, le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foi-

Digitized by Google

ble, du moins à ceux qui ne ſont point doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foibleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, il faut 1. l'exprimer d'une maniere nette & préciſe : toute idée rendue par une expreſſion louche, eſt un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impreſſion n'en eſt point aſſez diſtincte pour être forte. 2. il faut que cette penſée, s'il eſt poſſible, ſoit revêtue d'une image, & que l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſenſations, c'eſt donc par les ſens qu'il faut tranſmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt pas même aſſez qu'une image ſoit juſte & exactement calquée ſur une idée ; il faut encore qu'elle ſoit grande ſans être giganteſque (*a*) : telle eſt l'image employée par l'immortel auteur de l'*Eſprit des loix*, lorſqu'il compare les deſpotes aux ſauvages *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou du moins préſentée ſous une face nouvelle. C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui, fixant toute notre attention ſur une idée, lui laiſſe le temps de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

(*a*) L'exceſſive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le pſalmiſte dit, que *les montagnes ſautent comme des béliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet, parce qu'il eſt peu d'hommes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif de montagnes ſautant comme des cabrits.

Digitized by Google

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée eſt une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait en conſéquence une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de ſon expreſſion : c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglais, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particuliere de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement, qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puiſſans, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſe aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernemens, s'éleve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion. Auſſi le lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à M. l'abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Eſprit des loix* : » C'eſt dommage que M. le préſident de » Monteſquieu, retenu, ſans doute, par la crainte » du miniſtere, n'ait pas eu le courage de tout » dire. On ſent bien, en gros, ce qu'il penſe » ſur certains ſujets ; mais il ne s'exprime point » aſſez nettement & aſſez fortement : on eût bien » mieux ſu ce qu'il penſoit, s'il eût compoſé à » Londres, & s'il fût né Anglais. «

Digitized by Google

Ce défaut de force dans l'expreſſion n'eſt cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont, avec dédain abandonnés au genie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet, & certaines ſcenes de Mahomet! tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux ouvrages du célebre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Carraut, morceau plein de cette force d'expreſſions dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition Egyptienne.

» Comment ce peuple n'eût-il pas été le peu-
» ple le plus ſuperſtitieux? L'Egypte, dit-il,
» étoit un pays d'enchantement; l'imagination y
» étoit perpétuellement battue par les grandes
» machines du merveilleux; ce n'étoit par-tout
» que des perſpectives d'effroi & d'admiration.
» Le prince étoit un objet d'étonnement & de
» terreur: ſemblable au foudre qui, reculé dans
» la profondeur des nuages, ſemble y tonner
» avec plus de grandeur & de majeſté, c'étoit
» du fond de ſes labyrinthes & de ſon palais que
» le monarque dictoit ſes volontés. Les rois ne
» ſe montroient que dans l'appareil effrayant &
» formidable d'une puiſſance relevée en eux d'u-
» ne origine céleſte. La mort des rois étoit une
» apothéoſe: la terre étoit affaiſſée ſous le poids
» de leurs mauſolées. Dieux puiſſans, l'Egypte
» étoit par eux couverte de ſuperbes obéliſques
» chargés d'inſcriptions merveilleuſes, & de py-
» ramides énormes dont le ſommet ſe perdoit dans
» les airs: dieux bienfaiſans, ils avoient creu-
» ſé ces lacs qui raſſuroient orgueilleuſement l'E-
» gypte contre les inattentions de la nature «.

» Plus redoutables que le trône & ſes monar-

Digitized by Google

» ques, les temples & leurs pontifes en impo-
» soient encore plus à l'imagination des Egyp-
» tiens. Dans l'un de ces temples étoit le colosse
» de Sérapis. Nul mortel n'osoit en approcher.
» C'étoit à la durée de ce colosse qu'étoit attachée
» celle du monde; quiconque eût brisé ce talis-
» man, eût replongé l'univers dans son premier
» cahos. Nulles bornes à la crédulité; tout, dans
» l'Egypte, étoit énigme, merveille & mystere.
» Tous les temples rendoient des oracles; tous
» les autres vomissoient d'horribles hurlemens;
» par-tout l'on voyoit des trépieds tremblans,
» des pythies en fureur, des victimes, des prê-
» tres, des magiciens qui, revêtus du pouvoir
» des dieux, étoient chargés de leur vengeance.
» Les philosophes, armés contre la superstí-
» tion, s'éleverent contr'elle: mais, bientôt
» engagés dans le labyrinthe d'une métaphysi-
» que trop abstraite, la dispute les y divise d'o-
» pinions; l'intérêt & le fanatisme en profitent,
» ils fécondent le cahos de leurs systêmes diffé-
» rens; il en sort les pompeux mysteres d'Isis,
» d'Osiris & d'Horus. Couverte alors des téne-
» bres mystérieux & sublimes de la théologie &
» de la religion, l'imposture fut méconnue. Si
» quelques Egyptiens l'apperçurent à la lueur
» incertaine du doute, la vengeance toujours sus-
» pendue sus la tête des indiscrets ferma leurs
» yeux à la lumiere, & leur bouche à la vérité.
» Les rois mêmes, qui, pour se mettre à l'abri de
» toute insulte, avoient d'abord, de concert avec
» les prêtres, évoqué autour du trône la terreur,
» la superstition & les fantômes de leur suite,
» les rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés;
» bientôt ils confierent aux temples le dépôt sa-
» cré des jeunes princes; fatale époque de la ty-
» rannie des prêtres Egyptiens. Nul obstacle

Digitized by Google

» alors qu'on pût oppoſer à leur puiſſance. Les » ſouverains furent ceints dès l'enfance du ban- » deau de l'opinion ; de libres & d'indépendans » qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient dans ces » prêtres que des fourbes & des enthouſiaſtes » ſoudoyés, ils en devinrent les eſclaves & les » victimes. Imitateurs des rois, les peuples ſui- » virent leur exemple, & toute l'Egypte ſe proſ- » terna aux pieds du pontife & de l'autel de la » ſuperſtition «.

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Cartaut, prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut du génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant, & du goût.

SI l'on en croit certaines gens, le génie eſt une eſpece d'inſtinct qui peut, à l'inſu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choſes. Ils mettent cet inſtinct au-deſſous de l'eſprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence univerſelle. Cette opinion, ſoutenue par quelques hommes de beaucoup d'eſprit, n'eſt cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver ſur ce ſujet à quelques réſultats, il faut, je penſe, attacher des idées nettes à ces mots *eſprit de lumiere*.

Dans le phyſique, la lumiere eſt un corps dont la préſence rend les objets viſibles. L'eſprit de

Digitized by Google

lumiere eſt donc la ſorte d'eſprit qui rend nos idées viſibles au commun des lecteurs. Il conſiſte à diſpoſer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiere eſt donc accordé par la reconnoiſſance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des ſavans, après avoir eſcaladé le ſommet eſcarpé des ſciences, s'y trouvoient iſolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des ſciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne conſidere point ici ſous l'aſpect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, ſi je l'oſe dire, établit un pont de communication entre la ſcience & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les ſemences de toutes les vérités : mais que, pour cet effet, il falloit, avec adreſſe, y préparer ſon eſprit ; *qu'une idée nouvelle*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ſes efforts pour préſenter ſes idées avec la plus grande netteté ; il y réuſſit : la tourbe des eſprits médiocres ſe ſentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoiſſance publique lui décerna le titre d'eſprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige ? Simplement obſerver la marche des eſprits ordinaires ; ſavoir que tout ſe tient & s'amene dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance eſt toujours contrainte de céder à la force immenſe des progrès inſenſibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées qui, s'inſinuant dans les fentes des rochers, y groſſiſſent & les font éclater. Il falloit enfin ſentir que la nature n'eſt qu'un long enchaînement ; & que, par le ſecours des idées intermédiaires,

Digitized by Google

intermédiaires, l'on pouvoit élever [illegible] proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (*a*).

L'esprit de lumiere n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expressions précises & claires.

Ce talent est, à la philosophie, ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre, avec force & harmonie, les pensées des poëtes; tout l'art des esprits de lumiere est de rendre, avec netteté, les idées des philosophes.

Sans exclure, ni le génie, ni l'invention, ce deux talens ne les supposent point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'esprit de lumiere, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne sont pas si heureux. L'esprit de lumiere n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique, & l'organe par lequel il communique,

(*a*) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples; & ces propositions deviendront évidentes, lorsqu'on y rapprochera le *oui* de *non*; c'est-à-dire, lorsqu'un homme ne pourra le nier sans tomber en contradiction avec lui-même, & sans dire à la fois que la même chose *est & n'est pas*. Toute vérité peut se ramener à ce terme: & lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'observations pour porter l'analyse à ce point, & réduire certaines vérités à des propositions aussi simples! c'est le travail de tous les siecles & de tous les esprits. Je ne vois, dans les savans, que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient en chaque genre mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

Digitized by Google

aux esprits communs, des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumiere avec le génie, c'est que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette sorte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumiere à traîner lentement sur ses traces & leur siecle & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumiere, est comparable au courtier superbe, qui d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumiere l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clairieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans les arts, tel que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines de l'observation desquelles il dût résulter des poëmes ou des discours parfaits, l'éloquence ou la poésie, ne seroient plus des arts de génie, on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces régles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumiere à les découvrir toutes, est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellens préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néces-

Digitized by Google

faires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans sa poétique, donné des préceptes excellens. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la versification, ni de l'art d'émouvoir les passions; il est vraisemblable qu'en observant les regles fines qu'il a prescrites, il n'eût composé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il suit, de la différence établie entre le génie & l'esprit de lumiere, que le genre humain n'est redevable à cette derniere sorte d'esprit d'aucune espece de découvertes, & que les esprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent, qu'une méthode de transmettre nettement ses idées aux autres. Sur quoi j'observerai que tout homme qui se concentreroit dans un genre, & n'exposeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la musique ou la peinture, ne seroit cependant point compté parmi les esprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiere sur un genre extrêmement intéressant, ou la répandre sur un certain nombre de sujets différens. Ce qu'on appelle de la lumiere suppose presque toujours une certaine étendue de connoissances. Cette sorte d'esprit doit, par cette raison, en imposer même aux gens éclairés, &, dans la conversation, l'emporter sur le génie. Que, dans une assemblée d'hommes célebres dans des arts ou des sciences différentes, on produise un de ces esprits de lumiere: s'il parle de peintre au poëte, de philosophie au peinture, de sculpture au philosophe, il exposera ses principes avec plus de

Digitized by Google

précision, & développera ses idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille maladroitement parler de peinture au peintre, de poésie au poëte, de philosophie au philosophe, il ne leur paroîtra plus qu'un esprit net, mais borné, & qu'un diseur de lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumiere & d'étendue puissent être comptés parmi les génies : c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, & qu'apperçevant les rapports qu'elles ont entr'elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs, & par conséquent plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence sensible entre les esprits pénétrans & les esprits de lumiere & d'étendue ; ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux-là au contraire, s'attachent à peu d'objets, mais ils les creusent ; ils parcourent en profondeur l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet ; a-t-il dit, dans ce sujet, fouillé jusqu'à certaine profondeur, il quitte alors le nom de pénétrant, & prend celui de profond.

L'esprit profond ou le génie des sciences, n'est, selon M. Formey, que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples & plus nettes, jusqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere résolution possible. Qui sauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a poussé cette analyse, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée, que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres, qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit qu'on l'a plus pénétrant & plus pro-

Digitized by Google

fond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent de ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié; telles ſont la morale, la politique, la métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie, on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithete de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la ſolution de quelques problêmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand géometre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit, c'eſt que la ſagacité & la pénétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-long-temps médité, & ayant très-habituellement préſent à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit & les pénetre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette derniere ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de prêteſte de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſquelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au goût: c'eſt, dans ce chapitre, le dernier objet que je me ſois propoſé d'examiner.

Le *goût*, pris dans ſa ſignification la plus étendue, eſt, en fait d'ouvrages, la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les arts & les ſciences, il en eſt ſur leſquels le

Digitized by Google

public adopte le sentiment des gens instruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement ; telles sont la géométrie, la méchanique & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits ; & le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est ou se croit juge : tels sont les poëmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siecles & de tous les pays, mais la connoissance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connoissance, & par conséquent deux différentes especes de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude : tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des sentimens propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théâtre & sur-tout des pieces ressemblantes aux piece déjà données. L'autre espece de goût est un goût raisonné : il est fondé sur une connoissance profonde & de l'humanité & de l'esprit du siecle. C'est particuliérement aux hommes doués de cette derniere espece de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaisons. Mais ce goût raisonné, sans doute supérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en con-

Digitized by Google

clure qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt me dira-t-on, la cauſe de ce phénomene litteraire ? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a ſa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres ; M. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues. Or, chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit en conſéquence, faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugemens différens que portent ſouvent ſur le même ouvrage, & l'écrivain célebre, & le public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi, l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir en ce même genre ni compoſé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus ſûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le public conſidére & juge un ouvrage.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Du bel esprit.

CE qui plaît dans tous les siecles, comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus précise, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les sciences, dont on formeroit ensuite l'idée abstraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, si le public unit l'épithete du beau au mot d'*esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particulierement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit: l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où

Digitized by Google

l'on ne compose des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (a), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point auffi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous un titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine: *Ce n'est qu'un bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine; mais je crois pouvoir en conclure, que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, & dans l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque M. de Vaugelas, il est plus de juges des mots que des idées; & si les hommes sont en général moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression (b), c'est donc à l'art de bien dire

(a) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées & senties.

(b) Je rapporterai à ce sujet un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort: son confesseur, pour lui inspirer plus de ferveur & de résignation, lui écrivoit les joies du paradis. Il se servoit d'expressions basses & louches. La description faite: *Eh bien*, dit-il au malade, *vous sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes?... Ah! monsieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage; votre mauvais style m'en dégoûte.*

Digitized by Google

que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vuide de sens ne seroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendroit aucune estime (*a*) ; & qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleines d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des philosophes. Le genre philosophique suppose, sans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées; mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On n'y fait une infinité d'observations sur les choses ; & l'on n'en fait, dans le monde, que sur la maniere de les présenter. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux esprits ; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions nécessaires pour mériter le titre de philosophe ou de bel esprit sont peut-être également difficiles à remplir. Il paroit du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois instruire & plaire, quelle con-

(*a*) Un homme ne seroit plus maintenant cité comme homme d'esprit, pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

Digitized by Google

naissance ne faut-il pas avoir & de sa langue & de l'esprit de son siecle ? Que de goût, pour présenter toujours ses idées sous un aspect agréable ! Que d'étude, pour les disposer de la maniere quelles fassent la plus vive impression sur l'ame & l'esprit du lecteur ! Que d'observations, pour distinguer les situations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées ? Et quel art enfin, pour unir toujours la vérité à l'ordre & la clarté, &, comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curiosité de l'esprit, ménager sa paresse, & prévenir son inconstance* !

C'est en ce genre la difficulté de réussir qui, sans doute, est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philosophie qu'un amas d'énigmes puériles & mystérieuses, & s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel esprit ne leur est guere plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la sécheresse & l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien écrit*, & moins sensible au sens (*a*) qu'à l'élégance de la phrase, il ne reconnoît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit

(*a*) Rien de plus triste, pour quiconque ne s'exprime pas heureusement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées ; on le juge sur les mots. Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement ; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

Digitized by Google

rendue, sera toujours intelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simples; & qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accréditent contr'elles l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire: &, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur & la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire; & qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamans à monter.

Les savans & les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conséquence, peu de cas du bel esprit; & leur mépris injuste pour ce genre d'esprit est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espece d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous, plus ou moins, semblables à ce géometre devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scenes, & la rend en disant: *Pour moi, je ne sais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage; il ne prouve rien.*

Le savant abbé de Longuerue étoit, à peu près, dans le cas de ce géometre: la poésie n'avoit point de charmes pour lui; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine; il

Digitized by Google

avoit, disoit-il, banni tous les poëtes de sa bibliotheque (a).

Pour sentir également le mérite & des idées & de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, & quelques-uns de nos philosophes que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savans & quelques beaux esprits, je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siecle pour la philosophie le remplit de dissertateurs qui, lourds, communs & fatigans, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugemens. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard il est impossible de duper le public: ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont oui dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une maniere obscure: ils sentent donc qu'en

(a) » Il y a, disoit ce même abbé de Longuerue, deux » ouvrages sur Homere qui valent mieux qu'Homere lui-» même; le premier, c'est *Antiquitates Homericæ*; le » second, c'est *Homeri gnomologia, per Duportum*. Qui-» conque a lu ces deux livres, a lu tout ce qu'il y a de bon » dans Homere, & n'a point essuyé l'ennui de ses contes » à dormir debout. «

Digitized by Google

bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejetter l'ineptie de leurs raisonnemens sur l'obscurité de leurs expressions ; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise : aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant autant qu'ils le peuvent à eux-même que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelques riches ou puissans (*a*) qu'ils soient souvent, ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains philosophes qui, jaloux comme les beaux esprits, d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers ; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner ; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition un fonds d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres ; & qu'enfin, en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guere plus connu, & les savans & les philosophes, & généralement tout homme qui pense.

(*a*) En général ceux qui sans succès ont cultivé les arts & les sciences deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots ; ils voudroient anéantir les genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

De l'esprit.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siecle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dire* qu'au *bien pensé*: cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (a), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différens. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter de idées intéressantes pour l'humanité ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des person-

(a) Ville traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

Digitized by Google

nes ; que la bonne compagnie eſt ordinairement peu inſtruite ; qu'elle ne s'occupe guere que des perſonnes ; que l'éloge eſt ennuyeux pour quiconque n'en eſt point l'objet, & qu'il fait bailler les auditeurs. Auſſi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les action des hommes ; à ſaiſir leur côté foible, à les perſiffler, à tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes, à rire de tout, & enfin à jetter du ridicule ſur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'eſprit de converſation ſe réduit donc au talent de médire agréablement, & ſurtout dans ce ſiecle, où chacun prétend à l'eſprit, & s'en croit beaucoup ; où l'on ne peut vanter la ſupériorité d'un homme, ſans bleſſer la vanité de tout le monde ; où l'on ne diſtingue l'homme de mérite, de l'homme médiocre, que par l'eſpece de mal qu'on en dit ; où l'on eſt, pour ainſi dire, convenu de diviſer la nation en deux claſſes ; l'une celle des bêtes, & c'eſt la plus nombreuſe ; l'autre, celle des fous, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refuſer de talens. D'ailleurs, la médiſance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or, chacun veut ſe louer : ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait ; chaque homme eſt un orateur qui, par ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manieres de ſe louer ; l'une, en diſant du bien de ſoi ; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre ſiecle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt mainte-

Digitized by Google

nant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot, qu'on vante indirectement son esprit. Cette maniere de se louer est, sans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense, est un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, se loue par le mal qu'il dit d'autrui, est un homme charmant; il est environné d'auditeurs reconnoissans; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, & ne cessent d'applaudir à de bons mots qui les soustraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire qu'au desir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non-seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés, dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite sait que l'homme dont on ne dit aucun mal, est, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu loués: aussi n'est-il point avide de leur éloge; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, disoit un homme de beaucoup d'esprit, *que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra, je n'en serai pas fâché, il faut bien que chacun s'amuse.* Mais, si la philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissemens indiscrets qu'on doit ce grand nombre de méchans qui, dans le fond, sont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'esprit qu'elle donne, ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle; ils veulent se rendre redoutables par

Digitized by Google

leurs bons mots. Ils ont malheureusement assez d'esprit pour y réussir: ils deviennent d'abord méchans par air, ils restent méchans par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeste habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des trais satyriques, aussi nuisibles à la société qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (a) d'où sort la médisance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses; qu'un *vieux méchant* lui paroît aussi ri-

(a) L'un médit, parce qu'il est ignorant & oisif: l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur & choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux; c'est à son humeur plus qu'à son esprit qu'il doit les bons mots, *Facit indignatio versum*. Un troisieme est né attrabilaire; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis: eh quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine! celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des fripons déguisés; il le dit, & souvent il dit vrai; mais enfin il se trompe quelquefois. Or, je demande si l'on n'est pas également la dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice? L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis & de ses maîtresses. Malheur celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience! la défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui fait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle? L'on médit enfin pour faire montre de son esprit; on ne se dit pas que l'esprit satyrique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce, en effet, qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satyre du cœur? Comment s'énorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit si elle étoit jointe à plus de lumiere.

Digitized by Google

dicule qu'un *vieux charmant*; que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (*a*). Abandonnez-le donc aux hommes bornés; pour eux, la médisance est un besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs, & jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ses pairs; à présent, que chacun aspire à l'esprit & s'en croit, c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux: ce n'est plus pour s'instruire, c'est pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entr'eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut par moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage, & que, dans les livres, comme le disoit un Anglais, *il faut aller à la chasse des idées, & faire grand cas du livre dont on rapporte un certain nombre?*

(*a*) Ce n'est qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'esprit l'homme à qui on refuse le sens commun. Aussi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illustre, un célebre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme de bon ton. Or, quel esprit que celui dont aucune nation ne veut.

Digitized by Google

Toutes les injuſtices de cette eſpece ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence à cet égard entre la conduite de l'homme d'eſprit & celle de l'homme borné ! Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit : l'homme d'eſprit, qui le ſait, les écoute ſans dégoût : il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains ; & pour dire modeſtement qu'il ſait tout. Les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (*a*) ; il va même juſqu'à ſoutenir que tout a été dit & penſé ; que les auteurs ne font que ſe répéter, & qu'ils ne different entr'eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux, lui diroit-on, eſt-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le ſiecle dernier, fixé les loix de la peſanteur ? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux ? il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'eſprit de

(*a*) Le ſavant, dit le proverbe Perſan, ſait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir.

Digitized by Google

commerce & l'esprit militaire ? a-t-on indiqué la forme du gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on également fait le roman d'une bonne législation (a), telle qu'on pourroit, à la tête d'une colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque siecle, présent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit & pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On sait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée ; que tou-

(a) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours. *Punir & récompenser* est un axiome. Tout le monde en sait les mots, peu d'hommes en savent le sens. Qui l'appercevroit dans toute son étendue, auroit résolu, par l'application de ce principe, le problême d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, & qu'on répete tous les jours sans les entendre ! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches !

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passoit les journées entieres en oraison. L'évêque le sait, il va la voir : *Quelles sont donc les longues prieres auxquelles vous consacrez vos journées ?* Je récite mon pater, lui dit la fille. Le pater, reprend l'évêque, *est sans doute une excellente priere ; mais enfin un pater est bientôt dit.* O monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux mots, *pater noster* ! En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ? on en peut dévider la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

Digitized by Google

te idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances: c'est cependant de ces ressemblances que par l'envie, pour l'accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos contemporains (*a*): lorsqu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires & venger le public. Mais, lui répondroit-on, si tu ne consultois que l'intérêt public, tes déclamations seroient moins vives; tu sentirois que ces plagiaires, sans doute moins estimables que les gens de génie, sont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreil-

(*a*) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne à peu près l'idée de l'attraction; mais, dans ce poëme, ce n'étoit qu'une idée vague: elle est au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons & de calculs nouveaux. Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsqu'Aristote a dit, *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus, dans le philosophe grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philosophe anglais. C'est l'envie seule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phrase vuide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'avoit encore apperçu, c'est proprement faire une découverte; que cette découverte suppose du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menoient à ce principe; & qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie & un inventeur.

Digitized by Google

les & des yeux différens, il eſt évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir ; qu'il faut des auteurs pour toutes les claſſes (a), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne ſont pas univerſellement ſenties, & leur évidence n'eſt point conſtatée, quelles n'aient, de la plus ſublime philoſophie, deſcendu juſqu'à la poéſie ; &, de la poeſie, juſqu'au pont-neuf : Ce n'eſt ordinairement que dans cet inſtant ſeul qu'elles deviennent aſſez communes pour être utiles.

Au reſte, cette envie, qui prend ſi ſouvent le nom de juſtice, & dont perſonne n'eſt entiérement exempt, n'eſt le vice d'aucun état. Elle n'eſt ordinairement active & dangereuſe que dans des hommes bornés & vains. L'homme ſupérieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les gens du monde ſont trop legers, pour obéir long-temps au même ſentiment : d'ailleurs, ils ne haïſſent point le mérite & ſur-tout le mérite littéraire ; ſouvent même ils le protégent : leur unique protection, c'eſt d'être agréables & brillans dans la converſation. C'eſt dans cette prétention que conſiſte proprement l'eſprit du ſiecle : auſſi n'eſt-il rien qu'on imagine pour échapper en ce genre au reproche d'inſipidité.

Une femme de peu d'eſprit paroît entiérement

(a) Je rapporterai à ce ſujet un fait aſſez plaiſant. Un homme ſe faiſoit un jour préſenter à un magiſtrat, homme de beaucoup d'eſprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magiſtrat. *Je fais des livres*, repondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'eſt encore parvenu ? Je le crois bien*, reprend l'auteur, *je ne fais rien pour paris. Dès qu'un de mes ouvrages eſt imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique : je ne compoſe que pour les colonies.*

Digitized by Google

occupée de son chien, elle ne parle qu'à lui; l'orgueil des auditeurs s'en offense; on la taxe d'impertinence; on a tort. Elle sait qu'on est quelque chose dans la société, lorsqu'on a prononcé tant de mots (a), qu'on a fait tant de gestes & tant de bruit: l'occupation de son chien est donc moins, pour elle, un amusement, qu'un moyen de cacher sa médiocrité; elle est, à cet égard, très-bien conseillée par son amour-propre, qui, pour le moment, nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'esprit du siecle; c'est qu'il est facile de se le représenter sous une image sensible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'esprit de quelques-uns des siecles de la Grece, & de l'esprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne sera-t-il pas forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme, qui, l'œil fixé, l'ame absorbée dans de profondes méditations, reste dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muses? Dans le second tableau, ne sera-t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du Dieu de la raillerie, c'est-à-dire, sous la figure d'un homme qui considere tout avec un ris malin & un œil moqueur? Or, ces deux portraits si différens nous donneroient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que, dans chaque siecle, un peintre ingénieux donneroit à l'esprit une physionomie différente; & que la suite allégorique de pareils portraits seroit fort agréable & fort

(a) C'est à ce sujet que les Persans disent: *J'entends le bruit de la meule; mais je ne vois pas de farine.*

curieuse

Digitized by Google

curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup-d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiecle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'eſprit juſte (a).

POUR porter ſur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugemens toujours juſtes, il faudroit être exempt de toutes les paſſions qui corrompent notre jugement; il faudroit avoir habituellement préſentes à la mémoire les idées dont la connoiſſance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout ſavoir. Perſonne ne ſait tout : on n'a donc l'eſprit juſte qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un eſt bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, & de la force de l'expreſſion, & enfin de toutes les beautés du ſtyle; mais il eſt mauvais juge de la juſteſſe du plan. L'autre, au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniere partie; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la vérité ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle & par conſéquent la principale beauté de ce genre, conſiſte à pein-

(a) Dans un ſens étendu, l'eſprit juſte ſeroit l'eſprit univerſel. Il ne s'agit point de cette ſorte d'eſprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

Digitized by Google

dre fidelement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, sans confondre le génie & l'esprit étendu & profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette derniere sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées, où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons, ou, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la justesse de l'esprit dépend de son étendue: aussi n'entend-on communément par *esprit juste*, que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition, l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain: cependant il mérite quelque estime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admises, en tire des conséquences toujours justes & quelquefois neuves, est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même, en général, plus estimé des gens médiocres, que ne le sera l'esprit supérieur, qui, rappellant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les transportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur paresse & blesser leur orgueil.

Au reste, quelque justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'esprit juste, l'on ne sera jamais cité que comme un fou, si ce sentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vapoureux s'étoit imaginé que, s'il pissoit, il submergeroit tout le Bisnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenoit toujours son urine: il étoit prêt à périr, lorsqu'un médecin, homme d'esprit, entre tout effraye

Digitized by Google

dans sa chambre : *Narsingue* (a), lui dit-il, *est en feu ; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres ; hatez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien pisse, raisonne juste & passe pour fou. (b)

(a) Capitale de Bisnagar.

(b) Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause, par la voie des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injustice.*

» S'il s'élevoit une dispute sur la propriété d'un fonds, » sur l'état d'une personne ; si le droit n'étoit pas bien » clair de part & d'autre, on prenoit des champions » pour l'éclaircir. L'empereur Othon, vers l'an 968, » ayant consulté les docteurs pour savoir si en ligne di- » recte la représentation devoit avoir lieu ; comme ils » étoient de différens avis, on nomma deux braves » pour décider ce point de droit : l'avantage étant de- » meuré à celui qui soutenoit la représentation, l'em- » pereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir. *Mémoire de l'Académie des inscriptions & belles-lettres, tom. XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées dans ces temps d'ignorance, *Jugemens de Dieu*. Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui se pratiquoit ainsi : « Après » quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui » lioit la main droite avec le pied gauche, & la main » gauche avec le pied droit, & dans cet état on le jetoit à » l'eau ; s'il surnageoit, on le traitoit en criminel ; s'il » enfonçoit, il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, » il devoit se trouver peu de coupables, parce qu'un » homme ne pouvant faire aucun mouvement, & son » volume étant supérieur à un égal volume d'eau, il » doit nécessairement enfoncer. On n'ignoroit pas » sans doute un principe de statique aussi simple, d'une » expérience si commune ; mais la simplicité de ces » temps-là attendoit toujours un miracle, qu'ils ne » croyoient pas que le ciel pût leur refuser pour leur » faire connoître la vérité. » *Ibid.*

Digitized by Google

Si de pareils hommes sont généralement comme fous, ce n'est pas uniquement, parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien chinois, qui prouve les neuf incarnations de VVisthnou, & le musulman qui, d'après l'alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon indien; cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands sont la loi des petits. Ce Chinois & ce Musulman passeront donc pour sages, uniquement, parce qu'ils sont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise: celui-là seul est cité comme bête qui n'est pas bête de la bêtise commune.

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont: ils y gravent cette inscription: LE PRESENT PONT EST FAIT ICI; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui passent au coup un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-on, écouter sérieusement les dogmes des bonzes, des brachmanes & de talapoins? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres, & même les grands hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde! Comment, en parcourant les voyages,

Digitized by Google

n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée? Par quelle raiſon enfin, des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt; c'eſt que perſonne ne répete, d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici*; & qu'il n'en eſt pas ainſi, lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpece de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La ſcience des choſes communes eſt la ſcience des gens médiocres; & quelquefois l'homme de génie eſt, à cet égard, d'une ignorance groſſiere. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'art ou de la ſcience qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il néglige toute autre eſpece de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux qui lui trace le génie? il tombe dans mille erreurs; & Newton commente l'*apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres, mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure, &

Digitized by Google

tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres; à moins qu'on n'entende ici par *esprit* l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits, lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout: l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles le nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues: or, ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions: l'esprit juste n'est donc, le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit-pour faire un bon juge; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens; mais leur estime,

Digitized by Google

en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs : erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin si le miroir, de tous les conseillers, le conseiller le plus poli & le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, sur-tout, lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent ! C'est être encore assez modeste, que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques & de mauvaises têtes (*a*). O Esprits justes ! leur diroit-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui du moins sont si supérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion pensez vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte est peu importante ! Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, sans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de passions qui produit égale-

(*a*) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est le plus souvent dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

Digitized by Google

ment les grands vices, les grandes vertus & les grands talens. Mais, en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de servir sa patrie, la derniere, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est, en même temps, celle qui procure le plus d'avantage au public. Les exemples de vertu que donne un particulier ne sont guere utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent sa société: au contraire, les lumieres nouvelles que ce particulier répandra sur les arts & les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droit que vous à la reconnoissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans doute, en imposer quelque temps à la multitude; rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils sont très-savans; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, la taciturnité pour profondeur, il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, & l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit mademoiselle de Scudery, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (a). Il

(a) L'âne, dit à ce sujet Montagne, est le plus serieux des animaux.

Digitized by Google

n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil & l'envie, lorsqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la justice ; personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces mépriſes du sentiment sont en tous genres si générales & si fréquentes, que je crois répondre au desir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de sentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumiere, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentimens, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentimens : en conséquence, l'on se croit souvent animé ou d'un sentiment unique, ou de sentimens différens de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de mépriſes de sentiment, & pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces mépriſes de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Combien il est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre de son fils, je l'aime, dira-t-elle pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun soin de son éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à son bonheur : pourquoi donc, sur ce sujet, ne consultez-vous point les gens d'esprit, & ne lisez-vous aucun des ouvrages faits sur cette matière ? C'est, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en savoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais, d'où naît cette confiance en vos lumières ? Ne seroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un desir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-même. A-t-on un procès considérable ? On voit des procureurs, des avocats ; on en consulte un grand nombre, on lit ses factums. Est-on attaqué de ces maladies de langueur qui sans cesse nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? On voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfans, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie ;

Digitized by Google

dans leurs enfans, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres ſont jaloux de commander, & dans leurs enfans, ils n'aiment que leurs eſclaves. L'animal ſe ſépare de ſes petits, lorſque leur foibleſſe ne les tient plus dans ſa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans preſque tous les cœurs, lorſque les enfans ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que les héritiers avides : & c'eſt la cauſe, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ſes petits-fils ; il les regarde comme les ennemis de ſes enfans.

Il eſt enfin des peres & des meres qui, dans leurs enfans, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable ; mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde ſait ce trait de la vie de M. de Lauzin. Il étoit à la baſtille ; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée. C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le gouverneur de la baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (*a*), écraſe cette araignée. Le priſonnier en reſſent un chagrin cuiſant ; il n'eſt point de mere que la mort de ſon fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de ſentimens pour des objets ſi

(*a*) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchans. En vain diſent-ils que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui lui impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang-froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

Digitized by Google

différens ? C'eſt que dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a ſouvent à pleurer que l'ennui & le déſœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroiſſent en général plus ſenſibles à la mort d'un enfant, que ne le ſeroit un pere, diſtrait par ſes affaires, ou livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils, mais c'eſt qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (a), dont tant de gens font parade, & dont ils ſe croient vivement affectés, n'eſt le plus ſouvent en eux, qu'un effet ou du ſentiment de la poſtéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques, que c'eſt à leur zele pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent

(a) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on eſt en ce genre, ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'eſt certainement qu'à ſon corps qu'on en veut; & c'eſt, à cet égard, pour ſatisfaire & ſes beſoins & ſur-tout ſa curioſité, qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au théâtre pour la tendreſſe de deux époux? lorſque ces mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentimens différens qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entr'eux ont ſenti que, ſi l'on fait tout pour les faveurs déſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

Digitized by Google

contr'eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe est fausse, ou elle est vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animé de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *une obéissance aveugle; nous enseignons, nous pouvons, nous persuadons.* Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion: le croire, seroit un blasphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement irréconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne savez-vous pas que Galilée (*a*) indignement traîné dans les prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde, que son système scan-

(*a*) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zele de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient scrupuleusement examinés, & qu'ils se fussent demandé pourquoi l'église se réservoit le droit de punir par l'affreux supplice du feu les erreurs d'un homme, lorsque, faisant trouver un asyle inviolable près des autels, elle se déclaroit, pour ainsi dire, la protectrice des assassins? s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, sembloit favoriser les forfaits de ces peres qui mutilent sans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts & sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelques oreilles délicates? & qu'enfin ils eussent apperçu que les ecclésiastiques encourageoient eux-même les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues & chére-

Digitized by Google

daliſa d'abord les imbécilles, & leur parut abſolument contraire à ce texte de l'écriture, *Arrête-toi, ſoleil!* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous aſſure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une cenſure précipitée, d'expoſer, ſi ce n'eſt la religion, du moins ſes miniſtres, à la haine qu'excite la perſécution?

---

ment gagées dans les égliſes: alors ils ſeroient néceſſairement convenus que le zele de la religion n'étoit pas l'unique ſentiment qui les animoit. Ils auroient ſenti qu'ils ne faiſoient du temple le réfuge du crime, que pour conſerver par ce moyen un plus grand crédit ſur une infinité d'hommes, qu'ils reſpecteroient dans les moines les ſeuls protecteurs qui puſſent les ſouſtraire à la rigueur des loix; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau ſyſtême, que pour ſe venger de l'injure involontaire que leur faiſoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroiſſant plus inſtruit que les eccléſiaſtiques, pouvoit diminuer leur crédit ſur le peuple. Il eſt vrai que, même dans l'Italie, l'on ne ſe rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquiſition fit à ce philoſophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Mancini. Ce poëme, imprimé & vendu à Florence, eſt rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adreſſe aux inquiſiteurs qui condamnerent Galilée. » Quel étoit, leur dit-il, votre aveuglement, lorſque » vous traînâtes indignement ce grand homme dans vos » cachots? Eſt-ce là cet eſprit pacifique que vous recom» mande le ſaint apôtre qui mourut en exil à Patmos? » Non: vous fûtes toujours ſourd à ces préceptes. Perſé» cutons les ſavans: tel eſt votre maxime. Orgueilleux » humains, ſous un extérieur qui ne reſpire que l'humi» lité, vous qui parlez d'un ton ſi doux, & qui trempez » vos mains dans le ſang, quel démon funeſte vous in» troduiſit parmi nous? «

Digitized by Google

Pourquoi toujours empruntant le secours de la force & de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui procurer ? ...

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-même & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de dieu qui vous aime (*a*). Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent ? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude & sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles, mais qui, philosophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le soulève contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse & ce même orgueil, qui, se déguisant (*b*) à ses yeux sous l'ap-

(*a*) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant, comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile, & ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire ?

(*b*) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend, en soi, le désir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zele louable. Auſſida

Digitized by Google

parence du zele (a), en font le perſécuteur des hommes éclairés ; & qui, dans l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots, & dreſſé les bûchers de l'inquiſition.

Au reſte, ce même orgueil ſi redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du très-haut, perſécuter les hommes de génie, arme quelquefois contr'eux les gens en place.

A l'exemple de ces phariſiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déciſions, que de viſirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de viſir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la nation, qui ne ſoutienne, ſans le ſavoir, qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au public ; & que blâmer la conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même ; &, dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il eſt vertueux, ne ver-

---

p'uuart de ces paſſions s'allient-elles aſſez communément avec la bigoterie.

(a) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de diſpoſer des trônes, s'imaginoient auſſi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif ſecret d'ambition ſe méloit à la ſainteté de leurs intentions ; que l'unique moyen de commander aux rois étoit de conſ crer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les dépoſer pour cas d'héréſie. Or, les eccléſiaſtiques étant les ſeuls juges de l'héréſie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faiſoit trouver à ſon gré dans tous les princes qui lui déplaiſoient.

Digitized by Google

ra jamais avec indifférence les maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation, qui, de toutes les sciences, est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? C'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les sciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, & par conséquent au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, marqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se propose tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ni signifie rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi dire, que des corps diaphanes, & qui lisent également bien & dans leur intérieur & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connoître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes

Digitized by Google

d'esprit, que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice & de vérité ! Cependant, leur dit-on, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne ? Un homme joue le singulier ; riez-en, à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en userez-vous pas de même avec un homme d'esprit ? C'est que la singularité attire l'attention du public : or, son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret & du respect que vous affectez pour l'usage, & de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : l'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit ; le mérite simple & modeste en est moins estimé ; & c'est une injustice dont je le venge, en décriant la singularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas ? En général, les hommes supérieurs y sont peu sujets ; un caractere paresseux & méditatif peut avoir de la singularité, mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué ? quelle connoissance du monde faut-il avoir, & pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni méprisables ni odieux aux autres hommes, & pour adopter ce ridicule à notre caractere & le proportionner à notre mérite ? Car enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose ? il faut en convenir ; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous sert. Lorsque qu'Enée descend aux

Digitized by Google

enfers, pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du cerbere. Qui sait, si pour appaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jetter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naissoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la dose de défaut suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossiere & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que tous les gens d'esprit sont fous, & que lui seul est sage, est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une maniere singuliere, la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des dé-

Digitized by Google

clamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas ? lui diroit volontiers l'homme d'esprit ; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'est pas long-temps mépris sur les motifs de ton aigreur : c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le singulier ; mais tu sais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (*a*). Tu ressembles à ces femmes contrefaites, qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché ; ce n'est

(*a*) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : Nous fuyons les gens d'esprit, c'est mauvaise compagnie ; ce sont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'église, la cour, la magistrature, la finance, ne fournissent pas moins d'hommes répréhensibles que les académies. La plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs le desir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert à cet égard de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi fripons que les sots, les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur ; mais le sot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit ? C'est que leur présence humilie, & qu'on prend en soi pour amour de la vertu ce qui n'est qu'aversion pour les hommes supérieurs.

Digitized by Google

que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour, on avoit servi le souper dans un vestibule, & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir un araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur un gazon. Au moment de sa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés, c'étoit le premier ministre du duc : Ah ! monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez ! & que j'ai de graces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eh ! madame, qui pourroit y tenir !* répond le ministré ; *mais, dites-moi, étoit-elle bien grosse ?* Ah ! monsieur, elle étoit affreuse. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? Une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui : on s'injurie réciproquement ; &, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment. Mais, comme c'est sur-tout en matiere de conseils que cette mépriſe est plus facilement apperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-même, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-même précipite quelquefois les autres.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Des conseils.

TOUT homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit ; la plupart des gens le croient sur sa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent.

Il seroit cependant très-facile de se détromper sur ce point ; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source ? Dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage, & beaucoup plus sage que son voisin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte nous est agréable ; c'est un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos sentimens de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien ? Aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupé de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement, sans être instruit ni éclairé ; & nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est presque toujours la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondit à un de ces conseillers empressés : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger* ? Si c'étoit, en effet, l'amitié seule qui donnât des conseils, cette passion, comme toute passion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit con-

Digitized by Google

seiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellens avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile, souvent même il est ridicule; parce qu'en général c'est toujours soi qu'on y propose pour modele. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, & lui propose ses vues & ses projets: Abandonnez-les, lui dira celui-ci? ne vous exposez point à des dangers, à des chagrins sans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des passions & des caracteres différens, si j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis; mais il s'agit, mes passions données, mon caractere formé, & mes habitudes prises, d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouteroit-il que les plaisirs d'un homme modéré seroient insipides pour un ambitieux, & que le ministre disgracié meurt d'ennui. Quelques raisons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours: *Il ne faut pas être ambitieux.* Il me semble entendre un médecin dire à son malade: *Monsieur, n'ayez pas la fievre.* Les vieillards tiendront ce même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir: Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout spectacle, toute assemblée de femmes & tout amusement frivole; occupez-vous entier de votre fortune; imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je suis encore très-sensible au plaisir; j'aime les femmes avec fureur: comment y renoncer? Vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire

au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus, est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir ; le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans sa jeunesse se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même disparoît bientôt à leurs yeux. Qui considere l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modele, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, & qui, emportés par des courans divers, levent la tête au-dessus de l'eau, & s'écrient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre, & c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un roc her, d'où il contemple leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le sage, qu'entraînés par des courans contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conseiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'est ordinairement ne rien dire, sinon : J'agirois de cette maniere, je dirois telle chose. Aussi ce mot de Moliere, *Vous êtes orfevre, monsieur Josse*, appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand esprit (*a*). Il me semble voir le chef des Natchés (*b*), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, & du doigt marque au soleil, son frere, la route qu'il doit tenir.

(*a*) Qui n'est point écuyer ne donne point de conseil sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir étudiée, on s'y croit très-savant, & en état de conseiller tout le monde.

(*b*) Peuples sauvages.

mais,

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte peut sans doute se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité : mais comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte ? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt ? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide, & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il sait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment & du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même ? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur ? Qui sait si, le caractere formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde sait cette réponse d'un fameux oculiste : un payſan va le consulter ; il le trouve à table, buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux* ? lui dit le payſan. *Vous abſtenir du vin*, reprend l'oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus faits que les miens, & cependant vous buvez* ! . . . *Oui vraiment ; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les

Digitized by Google

plus grands malheurs ; & qui cependant, si je l'ose dire, seroient fous de vouloir être plus sages ? Il est même des hommes, & l'expérience (a) ne l'a que trop démontré, qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui le mènent à la greve. Mais, répliquera-t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossieres : un bon conseil, sans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus considérables encore, s'ils se livroient indistinctement aux conseils d'autrui. Qui les suit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractere, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent en arriere, l'on soutient sans fatigue l'impétuosité des mers ; mais, si l'on veut lutter contre les vagues en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatigante.

Des conseils inconsidérés ne nous précipitent que trop souvent dans des abymes de malheurs. Aussi devroit-on souvent se rappeller ce mot de Socrate : *Puissé-je*, disoit ce philosophe, *être toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conserver toujours mon ame dans une situation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raison, la meilleure des conseilleres* ! Quiconque écoute la raison est non seulement sourd aux mauvais conseils, mais pese enco-

(a) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde & peut-être une premiere nature, il faut avouer que l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute sa vie.

Digitized by Google

re à la balance du doute les conseils même de ces gens qui, respectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auxquels ils veulent tout ramener. Si les conseils sont quelquefois utiles, c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages (*a*) qui, connoissant la rareté & le prix d'un bon conseil, en sont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme ? Quelle connoissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentimens qui l'animent, & du degré de sentiment dont il est affecté ? Quelle adresse enfin pour pressentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonstances où la fortune doit le placer, juger, en conséquence, si tel défaut, dont on voudroit se corriger, ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir ? C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnoître les conseils d'un homme sage ? Oui, sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On

(*a*) Chaque siecle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espece ; & cependant en morale comme en médecine, on consulte la premiere bonne femme. On ne se dit pas que la morale, comme toute science, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la savoir, parce qu'il n'y a point d'école publique pour l'apprendre.

Digitized by Google

peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte ; & les conseils de l'orgueil, toujours humilians, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, & ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on sait, on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi : supérieur en esprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent & croient en mes lumieres ; me répliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, sur qui doit tomber ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes décisions, ne flattent point ta présomption ? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que tous les hommes se reprochent réciproquement, & dont on accuse principalement les grands & les rois ? Chacun, sans doute, hait la louange, lorsqu'il la croit fausse ; l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sincères. Sous ce titre, il est impossible de ne les point aimer, parce que chacun se croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges, souffre du moins qu'on le loue sur ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur, c'est qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'est donc pas la louange, mais la fausseté

Digitized by Google

qui choque. Si l'homme d'esprit paroît moins s
sible aux éloges, c'est qu'il en apperçoit plus s
vent la fausseté ; mais qu'un flatteur adroit le lo
persiste à le louer, & mêle quelque blâmes
éloges qu'il lui donne, l'homme d'esprit en
tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'
princes, tout aime la louange, &, par conséqu
la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on
vu des rois supporter, avec reconnoissance,
dures représentations d'un conseiller vertue
Oui, sans doute ; mais ces princes étoient ja
de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien
blic : leur caractere les forçoit d'appeller à
cour des hommes animés de cette même pas
c'est-à-dire, des hommes qui ne leur donna
que des conseils favorables aux peuples. Or,
pareils conseillers flattent un prince vertueux
moins dans l'objet de sa passion, s'ils ne le flat
pas toujours dans les moyens qu'il prend pou
satisfaire : une pareille liberté ne l'offense donc
Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quel
fois le flatter : c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui d
Vous êtes un sot, vous placez mal votre arg
voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez fa
loin d'être révolté d'une pareille franchise,
vare en saura gré à son auteur. En désaprou
la conduite de l'avare, on le flatte dans ce
a de plus cher, c'est-à-dire, dans l'objet de sa
sion. Or, ce que je dis de l'avare peut s'appli
au roi vertueux.

A l'égard d'un prince qui n'aimeroit point
mour de la gloire ou du bien public, ce p
ne pourroit attirer à sa cour que des hommes
relativement à ses goûts, ses préjugés, ses v
ses projets & ses plaisirs, pourroient l'éclaire
l'objet de ses desirs : il ne seroit donc envir

Digitized by Google

que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (*a*). Loin de lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les reſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis ; ils ne différent que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés ; mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere ; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différens entr'eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige ? il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage : ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante : s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet ſous toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes : *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere, tel eſt mon avis ; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde ; mais n'adoptez rien ſans examen*, &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on reconnoît l'homme ſage : lui ſeul peut réuſſir auprès

(*a*) La plupart des princes, dit le poëte Saadi, ſont ſi indifférens aux bons conſeils, ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrêmité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

Digitized by Google

de l'homme d'esprit ; &, s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres, c'est que ces derniers, souvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié, qui conseille, prend à peu près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis ? va-t-on même jusqu'à les mépriser ? c'est alors qu'elle se fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque passion a donc ses tours, ses expressions & sa maniere particuliere de s'exprimer : aussi l'homme qui, par une analyse exacte des phrases & des expressions dont se servent les différentes passions, donneroit le signe auquel on peut les reconnoître, mériteroit sans doute infiniment de la reconnoissance publique. C'est alors qu'on pourroit dans le faisceau des sentimens qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer du moins le sentiment qui domine en nous. Jusques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de sentimens, dans les erreurs les plus grossieres.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Du bon sens.

LA différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit. L'un est l'effet des passions fortes, & l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions ; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces corps de lumiere qu'on ne doit qu'aux passions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choses où, pour bien voir, il suffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ? L'homme de bon sens est aveugle : privé de passions, il se trouve en même temps privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui seules pourroient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention, ni par conséquent aucun esprit : & c'est, si je l'ose dire, où le bon sens finit que l'esprit commence (*a*).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon sens soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste, qui, de toutes les sortes d'esprit, est sans contredit l'espece la plus voisine du bon sens, n'est pas lui-même exempt de passions. D'ailleurs, les fois n'en sont pas

(*a*) On voit que je distingue ici l'*esprit* du *bon sens*, que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

Digitized by Google

moins susceptible que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bon sens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas sur leur parole. C'est M. Diafoirus qui dit: *Je jugeai, par la pesanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon sens, lorsqu'à cet égard l'on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est-il sain? Les gens de bon sens peuvent être appellés aux grandes places, & les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie? Ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal, & s'oppose aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y sont ordinairement très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent, sont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence des passions, en interceptant toutes les lumieres dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont en général plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes: cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né sensible, a par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur & ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres; sa sensibilité se ranime

avec eux : il jouit enfin du plaisir d'être sensible sans en être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses foiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels ; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique, ni par conséquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée & quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si désirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don, de tous, le plus funeste seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'est-ce en effet que l'homme prudent ? Celui qui conserve, des maux éloignés, une image assez vive, pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui lui seroit funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq sols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme se présenteroit à l'autel de l'hymen, s'exposeroit au mal-aise d'une grossesse, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfans ? Quel homme, conséquent aux principes de sa religion, ne mépriseroit pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici-bas ; & tout entier au soin de son salut, ne chercheroit pas, dans une vie plus austere, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté ? Quel homme ne choisiroit

Digitized by Google

pas, en conséquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut seroit le moins exposé, ne préféreroit pas la palme de la virginité, aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'ensévelir dans un monastere (*a*) ? C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute puissante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conservation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernemens, la prudence n'est désirable que dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raison, synonyme du mot de *bon sens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'estime, que la sagesse qu'on lui propose tient à son inaction ; & que son infaillibilité apparent n'est le plus souvent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon sens, usurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de presque tous les sots qu'ils sont gens de bon sens, il en est, à cet égard, des sots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les présente sous le côté le plus avantageux, & les hommes supérieurs sous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conséquence les plus grands éloges au bon sens qu'ils placent & doivent réellement placer

(*a*) Lorsqu'il s'agissoit à la Chine de savoir si l'on permettroit aux missionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettres assemblées à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, disoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

Digitized by Google

au-dessus de l'esprit ! En effet, chacun voulant s'estimer préférablement aux autres, & les gens médiocres se sentant plus près du bon sens que de l'esprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile, & de-là cette phrase tant répétée par les gens médiocres : *Bon sens vaut mieux qu'esprit & que génie*, phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célebres.

CHAPITRE XIII.

Esprit de conduite.

L'OBJET commun du desir des hommes, c'est le bonheur ; & l'esprit de conduite ne devroit être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse & de la modération de notre caractere & de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissans dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers, au vaisseau battu par les tempêtes du nord, & les seconds au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zône torride. A son secours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard sur le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a jusqu'à présent entendu par *esprit de conduite* que la sorte d'esprit propre à guider aux

Digitized by Google

divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république romaine, & dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des graces, où les honneurs sont le prix du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même & le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernemens où les graces sont dans la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public: dans ces pays l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des graces; & c'est moins à son esprit qu'à son caractere qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable & le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractere pliable à toute sorte de caracteres & de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractere, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres; il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune & se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs ou son espion. Aussi le hazard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hazard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à son protecteur; c'est le hazard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un espion. *Quiconque est sans honneur & sans humeur*, disoit M. le duc d'Orléans régent, *est un courtisan parfait*. Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hazard, & si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses & aux friponneries presque toujours nécessaires pour y parvenir, il

Digitized by Google

faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'est fait un protecteur; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'est attiré de ces propos brusques qui déshonorent celui qui les prononce & le forcent à devenir le protecteur de l'offensé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est apperçu qu'il pouvoit, dans la maison des gens en place, se créer la charge de plastron des plaisanteries, & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriser & de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins, est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractere se prête à cette bassesse! Que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! en effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué; or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est

Digitized by Google

celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, disoit Parmenion à Philotas ; *ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine secrette aux talens supérieurs (*a*) ! l'homme médiocre est l'homme aimé. *Monsieur*, disoit un pere à son fils, *vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès ; vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractere ; vos lumieres sont courtes, votre esprit est borné ; que de droit, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reste, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelques accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation ; pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit ? C'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert l'intrigant, &

(*a*) Tout le monde sait ce trait d'un courtisan d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure, il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis. *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit il ; *le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui.*

Digitized by Google

ne peut, presque jamais, savoir si son élévation est l'effet, ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou du pur hazard. D'ailleurs, le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point immense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoissance ne faut-il pas en avoir ? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philosophe, on trouve à cet égard, la même différence qu'entre le courrier & le géographe. Le premier sait peut-être mieux que M. Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles ; mais il ne connoît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public, qu'on le transporte dans une assemblée de peuple ; il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silencieux, que le seroit auprès des grands le génie supérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les siecles & de tous les pays, dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes ; & cette connoissance lui seroit inutile. Son objet n'est point de plaire au public, mais à quelques gens puissans, & souvent bornés, trop d'esprit nuiroit à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, & ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot, qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de soi, lorsqu'on prend, que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Digitized by Google

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue ; mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature ; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir & sur-tout à la crainte qu'il inspire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation qu'on doit regarder comme un don de la reconnoissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir, semble tout-à-coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer, parce qu'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force & de profondeur nécessaires pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractere, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élevation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromvvel, un homme veuille monter au trône : la puissance, l'éclat de la couronne, & les plaisirs attachés à l'empire, peuvent sans doute à ses yeux ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité qui le place au rang des plus grands hommes ; mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il est cité dans l'histoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme se rend mépriſable, non seulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un pe-

Digitized by Google

tit homme pour desirer de petites choses. Quiconque se trouve au dessus des besoins, sans être, par son état, porté aux premiers postes, ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais, dira-t-on, il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on se trompe, répondrai-je, si l'on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'apanage des grandes places: il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état & les circonstances dans lesquelles la fortune nous place. Il en est des hommes comme des nations; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation suisse? A l'exemple de ce peuple sage, l'heureux ne bouleverse point le monde par ses intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne se trouve point sur la route des ambitieux; l'étude remplit une partie de ses journées; il vit peu connu, & c'est l'obscurité de son bonheur qui seul en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intrigant: on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teurates, s'il l'osoit, il ne voudroit être honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé est un spectacle agréable au protecteur; ce spectacle l'avertit de sa puissance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc se dévouer

Digitized by Google

aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain ; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégoûts. C'eſt pour s'en venger qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur miſere, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpece d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſur-tout dans ces pays entiérement deſpotiques, où, du plus vil eſclave, on fait un viſir, où les fortunes dépendent de la volonté du prince & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe ? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les ſultans, ſont preſque toujours cachés : les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparens, ils ignorent les véritables, & c'eſt, à cet égard, qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, aſſurer que *l'hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage.

il faut avouer qu'il eſt peu de Céſars, & que dans les gouvernemens arbitraires, le hazard eſt preſque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé ; & c'eſt, peut-être, ce qui dans l'orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité.

Digitized by Google

Selon les Muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon empire, elle met les rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événemens heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés ſur les tables de lumiere (*a*). C'eſt pour prouver ce dogme & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable aſſez ſinguliere.

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur ſe tait; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours; le projet eſt noble, on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à

(*a*) Les muſulmans croient que tout ce qui doit arriver juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumiere appellée *louh*, avec une plume de feu appellée *calam-ayen*; & l'écriture qui eſt deſſus ſe nomme *caza* ou *cadar*, c'eſt-à-dire; *la prédeſtination inévitable*.

Digitized by Google

nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice ! Aux confins de ces régions, les bachas, par les présens qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes ; ils pillent des hommes enchaînés par la puissance & par la crainte. Moins injustes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés ; que la valeur en décide, & que nos richesses soient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, seme, laboure, recueille : c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y consentons tous, s'écrierent ceux qui, plus spirituels & moins hardis, craignoient de s'exposer aux dangers ; mais ne devons rien à la force, & tout à l'imposture. Recevons sans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit des bonzes ou de bramines, & parcourons la terre ; nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, & même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front est austere, & leur corps macére. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font déshériter les enfans, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y construit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misere & les cendres de la pénitence.

Digitized by Google

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſurprennent les caravannes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où, ſans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dreſſe l'échaffaud, on le mene au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoît, ſous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le peuple, avec reſpect, entouroit le bramine, & le portoit dans ſa pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect : Dieux juſtes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées ! Que dis-je ! Egaux en crimes ! en un jour, il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeſſes à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'impoſture. Cependant l'on me traite de ſcélérat, on l'honore comme un ſaint : l'on me traîne à l'échaffaud, on le porte dans ſa pagode ; l'on m'empale, on l'adore.

C'eſt ainſi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédens, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner, dans celui-ci, s'il est des talens qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait : on n'est point à la fois supérieur en plusieurs genres. Newton n'est pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la poésie ou la peinture, ait réussi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romains. L'esprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause ? Est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différens genres ?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les sciences : toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connoître les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'éleve en tous les genres jusqu'aux idées neuves & générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout

Digitized by Google

grand chymiſte auroit donc pu devenir grand géometre, grand aſtronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les ſciences. Ce fait poſé, l'on conclurra ſans doute que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talens & des qualités qu'on ne poſſede qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions : ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie, enfin dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non-ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions ; ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les différens genres où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement ſenties : on ignore & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées, & les ſentimens qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiſte, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au-deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la paſſion de la gloire eſt commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en quelque genre que ce ſoit ; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous

Digitized by Google

vous place, pour s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes, dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent : en ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidelité ? *Dans un âge*, disoit ce philosophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtresse me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux, je vais chez elle, je l'accable de reproches ; elle m'écoute, & me dit en riant :* » Fontenelle, lorsque je vous pris, » c'étoit sans contredit le plaisir que je cherchois ; » j'en trouve plus avec un autre. Est-ce au moin- » dre plaisir que je dois donner la préférence ? » Soyez juste, & répondez-moi. « *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raison ; &, si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami.* Une pareille réponse supposoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différens de sciences & d'arts, dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la gloire ; & le second, au contraire, suppose une ame susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talens exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On desire en conséquence, dans les hommes, des qualités contradictoires ; on leur demande l'impossible : on veut que la pierre jettée, reste suspendue dans les airs, & n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Digitized by Google

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple sans aigreur la méchanceté des hommes, qu'il la considere comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel; qu'il s'éleve contre le crime sans haïr le criminel; on vantera sa modération, &, dans le même instant on l'accusera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce desir: on veut être toujours heureux, & par conséquent, que les mêmes objets prennent à chaque instant la forme qui nous seroit la plus agréable. On a vu diverses perfections éparses dans différens objets; on veut les retrouver réunies dans un seul, & goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rose, la saveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur, source d'une infinité de souhaits ridicules, qui nous fait desirer dans les hommes des qualités absolument inaliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices, il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelqu'étendue. C'est en indiquant, conformément à l'objet que je me propose, & les qualités absolument exclusives, & celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on soit en droit de les y desirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgens.

Un pere veut qu'à de grands talens, son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous desirez dans votre fils des qua-

Digitized by Google

lités presque contradictoires ? Sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talens supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts, & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite*, est presque toujours l'effet de l'absence des passions, & par conséquent l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, si merveilleux dans leur premiere jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres ? Par quelle raison enfin tout est-il plein de jolis enfans & de sots hommes ? C'est que, dans la plupart des gouvernemens, les citoyens ne sont pas échauffés des passions fortes. Eh bien ! je consens, dira le pere, que mon fils en soit animé : il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce desir est hasardeux ? C'est vouloir qu'avec de bons yeux, un homme n'apperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talens, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ? Croyez qu'un caractere passionné seroit pour votre fils un don funeste, sur-tout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu ; étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, répliquera le pere, renoncer en même temps à

Digitized by Google

l'espoir d'en faire un homme de mérite ? Oui, ns doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, ndez-lui des passions ; tachez de les diriger aux choses honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné ; & c'est le hazard qui détermine presque toujours les premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts, si les sciences conservent sur eux quelque empire, & si quelquefois ils tiennent une conduite sage ; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés que leur naissance, leur caractere, leurs dignités & leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise couduite de ceux-ci est presque entiérement soumise à l'empire du hazard : selon les circonstances dans lesquelles il les places & le moment qu'il marque à leur naissance, leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hasard en fait à son gré, des Appius ou des Déclus. Dans la tragédie de M. de Voltaire, César dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je serois leur vengeur :*

Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Mettez dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle un Marius (*a*), à Paris, vous n'en ferez qu'un' Cartouche.

(*a*) Lu-cong-pan, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs ; il s'empare d'une place, s'attache au service de T-cou, devient général des armées, défait les Tsin, se rend maître de plusieurs villes, prend

Digitized by Google

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une résolution désespérée, naisse au moment où, ravagé par des ennemis puissans, l'état paroît sans ressource; si le succès favorise les entreprises, c'est un demi-dieu: dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux ou un insensé.

C'est à ces termes si différens que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le pere, dont les enfans sont susceptibles de ces passions fortes qui si souvent changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des services imposans, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoissance s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que la Fontaine a dit:

Un roi prudent & sage
Dè ses moindres sujets sait tirer quelque usage.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance: il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur; donnez-lui la pla-

---

le titre de roi, combat, désarme les princes révoltés contre l'empire: par sa clemence, plus que par sa valeur il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, & cité, dans l'histoire des Chinois, comme un des plus grands princes les plus illustres.

Digitized by Google

ce. La bonne conscience est souvent paresseuse ; l'activité, lorsqu'elle ne'st point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours suspecte ; le fripon, toujours agité de remords & de crainte, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place : elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'assiduité sera la vertu de sa maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je conclurrai, de ce que j'ai dit ci-dessus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talens ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le pere envers ses fils, dans tout l'Orient est-il un peuple qui n'exige de ses sultans, & beaucoup de vertu, & sur-tout beaucoup de lumiere : cependant quelle demande plus injuste ? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres sont le prix de beaucoup d'études & de méditation ? L'étude & la méditation sont une peine : l'on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire ; l'on doit donc céder à la paresse, si l'on n'est animé d'un motif assez puissant pour triompher. Quel peut être ce motif ? Le desir seul de la gloire. Mais ce desir, comme je l'ai prouvé dans le troisieme discours, est lui-même fondé sur le desir des plaisirs physiques, que la gloire & l'estime générale procurent. Or, si le sultan, en qualité de despote, jouit de tous les plaisirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le sultan est donc sans desirs : rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire : il n'a donc point de motif suffisant

Digitized by Google

pour se risquer à l'ennui des affaires, & s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source, & demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éleve à l'empire, a pour ses successeurs des princes nés dans la poupre, qui, pour s'illustrer, n'ayant point les motifs puissans de leur pere, s'endorment sur le trône ; &, dès la troisieme génération, la plupart, en descendant sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (*a*) : Li-e-ching, homme d'une naissance obscure, prend les armes contre l'empereur T-cong-ching, se met à la tête des mécontens, leve une armée, marche à Peking, & le surprend. L'impératrice & les reines s'étranglent ; l'empereur poignarde sa fille : il se retire dans un endroit écarté de son palais : c'est-là qu'avant de se donner la mort, il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : *J'ai régné dix-sept ans ; je suis détrôné ; & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel ; justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable ; les grands de ma cour le sont encore plus que moi, ce sont eux qui, me dérobant la connoissance des affaires de l'empire, ont creusé l'abyme où je tombe. De quel front oserai-je paroître devant mes ancêtres ? Comment soutenir leurs reproches ? O vous qui me réduisez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est*

(*a*) Voyez l'hist. des Huns, par M. de Guignes, tom. II, pag. 74.

Digitized by Google

innocent, & déja assez malheureux de m'avoir eu si long-tems pour maître. Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la mollesse commande à presque tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphere, répandu autour des trônes despotiques & des souverains qui s'y asseient, semble rempli d'une vapeur léthargique qui saisit toutes les facultés de leur ame. Aussi ne compte-t-on guere parmi les grands rois que ceux qui se frayent la route du trône, ou qui se sont long-temps instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats sont-ils en général plus habiles que les despotes les plus puissans? C'est qu'ils ont, pour ainsi dire, encore leur fortune à faire; c'est qu'ils ont, avec de moindres forces, à résister à des forces supérieures: c'est qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de se voir dépouillés; c'est que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs sujets, doit les éclairer sur les diverses parties de la législation. Aussi sont-ils, en général, infiniment plus occupés du soin de former des soldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Aussi pourroit-on, conséquemment à ce que je viens de dire, dresser, dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins absolue qu'ils auroient sur leurs sujets, c'est-à-dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes.

Digitized by Google

ce sophis & les mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides ; parce que, sauf des circonstances singulieres, ou le hazard d'une bonne éducation, les plus puissans d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'orient s'occupe du bonheur de ses peuples ; que, d'une main forte & d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire ; ce seroit, avec le bras de Ganimede, vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à son sultan : De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, sans injustice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le sais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique, diras-tu, use autrement de son pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'estime publique & la gloire ? Est-il un plaisir accordé aux vertus & refusé à la puissance ? D'ailleurs les hommes passionnés pour la gloire sont rares, & ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il falloit le prévoir, & sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le souverain au sujet, & que tu séparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets les

Digitized by Google

sceptre du despotisme ; lâche qui n'oses me l'arracher, sois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : sache que, si tu respires, c'est que je le permets : apprends que chaque instant de ta vie est une grace. Vil esclave, tu nais, tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misere, meurs ; je te défends jusqu'à la plainte. Telle est ma volonté.

Ce que je dis des sultans peut, en partie, s'appliquer à leurs ministres ; leurs lumieres sont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les déposer, les grands talens leur sont nécessaires, ils en acquerent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni considération, ils se livrent à la paresse, & se contentent de l'espece de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite absolument incompatible avec les grands talens, par l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des courtisans & l'intérêt général. Il en est, à cet égard, des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser à la fois à la gloire & aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique & celle des courtisans. Il faut savoir que, dans la plupart des cours, & sur-tout dans celles de l'Orient, les hommes y sont dès l'enfance emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienséance arbitraire ; que la plupart des esprits y sont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes despotiques, ne peut, à ce égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces terme malheureux où les princes sont forcés de les appeller.

Digitized by Google

Dans tout autre instant, le besoin seul pourroit attirer à la cour les gens de mérite, & dans cette position, il en est peu qui conservent la même force, la même élévation d'ame & d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte de ce que je viens de dire, que c'est exactement demander l'impossible, que d'exiger de grands talens de ceux qui, par leur état & leur position, ne peuvent être animés de passions fortes. Mais, que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours ? On crie contre la corruption des mœurs ; il faut, dit-on, former des hommes vertueux ; & l'on veut, à la fois, que les citoyens soient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation ? On ne sent pas que c'est exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorsqu'on enleve sa cassette. L'on n'apperçoit pas, qu'en certain pays, ce qu'on appelle les gens sages, ne peuvent jamais être que des gens indifférens au bien public, & par conséquent des hommes sans vertus. C'est, comme je vais le prouver dans le chapitre suivant, avec une injustice pareille, qu'on demande aux hommes des talens & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inaliables.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi-bien tourné qu'un danſeur de l'opéra; on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion de talens preſque excluſifs; & qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célebres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation; on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité ſe perd lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration, mille objets différens paſſeront rapidement devant lui; s'il ne peut jetter ſur chaque affaire qu'un coup d'œil ſuperficiel, il faut, par cette ſeule raiſon, qu'au bout d'un certain temps, il devienne incapable d'une longue & forte attention. Auſſi

Digitized by Google

n'eſt-on pas en droit d'exiger de l'homme en place un ſemblable attention. Ce n'eſt point à lui à percer juſqu'aux premiers principes de la morale & de la politique, à découvrir, par exemple, juſqu'à quel degré le luxe eſt utile, quels changemens ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle eſpece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'eſprit de commerce avec l'eſprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour réſoudre de pareils problêmes, il faut le loiſir & l'habitude de méditer. Or, comment penſer beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet eſprit d'invention qui ſuppoſe de grandes méditations. Ce qu'on eſt endroit d'exiger de lui, c'eſt un eſprit juſte, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philoſophes, ſoit frappé du vrai, le ſaiſiſſe avec force, & ſoit aſſez fertile en expédiens pour porter juſqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon qu'il doit à ce genre d'eſprit, joindre un caractere ferme, une conſtance à toute épreuve. Le peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place : ingrat par l'ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel (*a*) met au bonheur général. Auſſi le courage éclairé par la

(*a*) Au moment qu'on venoit de nommer un miniſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit : « Vous aimez le bien, vous » êtes maintenant à portée de le faire. On vous préſen» tera mille projets utiles au public ; vous en différerez

probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoissances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matieres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matieres sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept ans du college, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices ; ils passent deux ou trois ans, tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de-là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures, & ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des

» la réussite : gardez-vous cependant de rien entrepren-
» dre, avant d'examiner si l'exécution de ces projets
» demande peu de fonds, peu de soin & peu de probité.
» Si l'argent qu'exige la réussite d'un de ces projets est
» considérable, les affaires qui vous surviendront ne
» vous permettront pas d'y appliquer les fonds néces-
» res, & vous perdrez votre mise. Si le succès dépend de
» la vigilance & de la probité de ceux que vous employe-
» rez, craignez qu'on ne vous force la main sur le
» choix des sujets : songez d'ailleurs que vous allez être
» entouré de fripons ; qu'il faut un coup-d'œil bien sûr
» pour les reconnoître ; & que la premiere, mais en même
» temps la plus difficile science d'un ministre, est la
» science des choix. »

Digitized by Google

voyages faits chez les nation voisines & dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, seroient peut-être plus propres à former des hommes d'état que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. C'est par l'article des *hommes de génie*, que je finirai ce chapitre; parce que c'est principalement en eux qu'on desire des talens & des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice; l'une, comme je l'ai dit plus haut, est l'amour aveugle de notre bonheur; & l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour excessif de gloire qui se rendoit avide de toute espece de succès? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaurier (*a*), il desiroit la canonisation, & de l'ordre donné, en conséquence, à ses confesseurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même instant, épris du desir d'exceller dans la poésie comme dans la politique, ce cardinal faisoit demander à Corneille de lui céder le *Cid*? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ses grands talens pour l'administration. Si depuis l'on n'a point vu de ministres prétendre à tant de sortes de gloire, c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un seul desir, l'action des passions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire se contente d'une seule espece de succès, lors-

(*a*) Voyez ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

Digitized by Google

qu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres ; c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hasard, & souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule & stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non contens de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, & du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerriere ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire ; & l'on n'en est point avide sans desirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires ! Ce sont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, Césat, Ciceron, Auguste, Trajan, les Antonius, Comnene, Elizabeth, Charles-quint, Richelieu, Montecuculli, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes especes de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'administration du monde, trouvoient encore le temps de penser & d'écrire ; c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes, lorsqu'on ne s'égare point dans le détail ; & qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé, tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, & tous ont dû nécessairement le protéger ; parce que, amoureux de la

Digitized by Google

gloire, ils savoient que ne sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savans dans tous les genres ; le kalife Aaron Al-Raschid en composer sa cour ; & Tamerland établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite ! sous son regne, il étoit permis de tout dire, de tout penser, & de tout écrire ; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus & de ses talens, ne pouvoient être que ses panégyristes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposoient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit sans doute possible d'unir plus de modestie aux talens : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature, mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut, & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous lequel elle peut les présenter au public. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages : qu'il faut les juger sur leur ensemble ; qu'il n'est rien de parfait sur la terre ; & que, si l'on désignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de son esprit & de son caractere, il n'est point d'hom-

Digitized by Google

me qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mêlangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne suis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux sera toujours sourd à de pareils conseils. Habile à saisir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas, dans leurs manieres, aussi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas se rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, semblables à ces animaux qui se retirent dans les déserts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'est dans le silence de la solitude que les vérités se dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonstances, & qui contemple les objets sous un face nouvelle, ne peut avoir dans l'esprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le Français ressemble-t-il plus au Français qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'est que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur présente, ont entr'elles infiniment plus de rapports qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires, c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espece ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même

Digitized by Google

qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe ! Ce n'eſt pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (a) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite ; mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumieres. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talens, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvéniens ; il faudroit, pour cet effet que les hommes ne fuſſent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion, & l'expérience nous apprend qu'ils le ſont toujours par le ſentiment, & qu'à cet égard ; les gens froids ſont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on ſuppoſe qu'un d'eux ſoit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il ſe met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun riſque, il en eſt sûr ; il ſait que, dans ce cas, la peur eſt

(a) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent qu'en leurs pays il n'y a rien de fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce ſujet, un mot aſſez plaiſant, attribué à Marcel. Un danſeur anglais fort célebre arrive à Paris, deſcend chez Marcel : *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art, ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils.... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglais exécute des pas très-difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris ; mais, hélas ! l'on n'y fait que cela de bien, pauvre royaume !*

Digitized by Google

tout-à fait déraisonnable ; il se dit : On se plonge. La réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son ame ; & c'est à cette crainte didicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquens que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est, en effet, qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public qui ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'hommes sensés, & ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, sans honte, passer ainsi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant, si dans les bois, les solitudes & les dangers, la crainte a souvent à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagereroit-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagere les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir ; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différens ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diete de l'empire pour y connoître des cas de conscience ? Ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie, il

Digitized by Google

faudroit, du moins savoir quels sont les motifs qui les déterminent, c'est-à-dire, la force par laquelle il est entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître, & la puissance des passions & le degré de courage nécessaire pour y résister. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les passions, & que ces gens raisonnables, qui s'en disent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de passions, pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne résistent point aux passions ; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent ; & l'espece de raison qui les guide, sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils, qu'en les écartant sans cesse de l'isle fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ses goûts & à ses passions. Qui consulteroit, sur-tout, la raison, seroit sans cesse occupé à calculer ce qu'il doit faire & ne feroit jamais rien ; il auroit toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul seroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelque attentive que soit l'envie à réprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels & peu importans que devroit absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent

Digitized by Google

être insensibles à de pareilles attaques ; sentir que ce sont souvent des pieges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse sans cesse un crime de leurs inattentions ? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oisiveté ; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts & les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres ; que d'ailleurs cette politesse, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus & cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet un fait assez plaisant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voisin un de ces désœuvrés, si importuns dans la société. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveille, s'ennuie avec lui de la maniere la plus humaine, jusqu'au moment où, las de bailler dans le même lieu, notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part : l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue, il est taxé d'impolitesse ; il le sait ; il monte à son tour chez son ennuyé : *Monsieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi ; cependant, vous le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas ; c'est donc vous qui m'êtes obligé, & c'est moi qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je*

Digitized by Google

j'ai pas comme vous le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse ! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talens incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires !

Un homme a passé sa vie dans les négociations ; ses affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect : que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractere ouvert ; c'est par sa franchise qu'il nous a plu : on exige, que changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonspect au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est, sans doute, un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolument contradictoires ; je sais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées ; mais c'est un miracle, & l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractere des hommes ; que les qualités y sont liées aux défauts, & qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, si ses jugemens sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans son ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ses lumieres. Il n'en sera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus & contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matieres qu'il a mûre-

Digitized by Google

ment examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (*a*) : suspension qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil superficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il semble que la connoissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus savans hommes de la Perse, comment il avoit acquis tant de connoissances : *En demandant sans peine*, répondit-il, *ce que je ne savois pas.* « Interrogeant un jour un philosophe, dit le poëte » Saadi, je le pressois de me dire de qui il avoit » tant appris : *Des aveugles*, me répondit-il, *qui* » *ne levent point le pied sans avoir auparavant son-* » *dé avec leur bâton le terrein sur lequel ils vont l'ap-* » *puyer.*

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit : & c'est la question que je vais traiter dans le chapitre suivant.

(*a*) Il seroit peut-être à desirer qu'avant que de montrer aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage : ils en sentiroient entiere la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à se méfier de leurs lumieres : &, faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre.

POUR connoître son talent, il faut examiner & de quelle espece d'objets le hazard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entiérement dépourvu de connoissances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits physiques ou d'histoire, plus d'images ou de sentimens, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aîle rapide traversent sans cesse les noirs ouragans; son œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoît que l'éternel hyver qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne sur des déserts arides; les échos ne lui répétant que les hurlemens des ours; il ne voit que des neiges, des glaces moncelées, & des sapins, aussi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît au contraire, sous le climat fortuné de l'Italie; l'air y est pur; la terre est jonchée de fleurs; les

Digitized by Google

zéphirs agitent doucement de leur souffle la cime des forêts odorantes ; il voit les ruisseaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes : tout y semble fait pour le plaisir des yeux & l'ivresse des sens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayans ? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hazard & l'éducation placent dans notre mémoire, sont à la vérité la matiere premiere de l'esprit ; mais cette matiere y reste morte & sans action, jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveau d'idées, d'images ou de sentimens, auxquels on donne le nom de génie, d'esprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel est le nombre & quelle est l'espece des objets qu'on a déposés dans le magazin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, & l'on donne volontiers le nom de passions à de simples goûts ; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné, lorsqu'on est animé d'un seul desir, & que toutes nos pensées & nos actions sont subordonnées à ce desir. L'on n'a que des goûts, lorsque notre ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés, au contraire moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, & plus nos goûts sont vifs & prêts à se

Digitized by Google

changer en passions. C'est donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un desir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes. C'est, dans la premiere jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la premiere jeunesse, parce qu'alors plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talens; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres: il n'en est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talens, pour se consoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, & par conséquent n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on en est peu susceptible dans la premiere jeunesse: aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près son mérite; & sur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre? c'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste? c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu

Digitized by Google

pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir: or il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'Esprit, & par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espece: dans la physique, par exemple, il est des terreins incultes, & des matieres sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressans, n'ont, pour ainsi dire, jetté qu'un coup-d'œil superficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les succès sont à la portée de presque tous les Esprits; & ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les sentiers détournés, & sur-tout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; & le public prévenu lui refuseroit même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte passion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts

Digitized by Google

d'Esprit. Par cette adresse, l'homme qui, foiblement passionné a cependant contracté dans sa jeunesse quelqu'habitude du travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'esprit, obtenir une assez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti possible de son Esprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'est de comparer le degré de passion dont on est animé, au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est, à cet égard, exact observateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différens genres de sciences ou d'arts, il ne pouvoit jamais devenir qu'un homme universellement médiocre; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit & fait souvent échouer les gens d'Esprit; & qu'enfin ce n'est que dans la premiere jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science: vérité importante, dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, & s'oppose au progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisieme discours, est dans nos cœurs allumé par l'amour des plaisirs physiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la premiere jeunesse; que c'est, par conséquent, au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus & de talens; la force & la santé qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immorta-

Digitized by Google

lité ; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiecles ; on ſait, mais l'on ne ſent pas qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſterité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas en ſe mélant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux ; nous ceſſons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on cede à l'habitude ; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui ; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familieres ſe combinent ſans peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ? On ne fera point alors d'un grand géometre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiſte, d'un grand chymiſte un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place ; ſi les idées, dont il a déjà chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magiſtrats, quelquefois trop concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût, avec ſupériorité remplir les premieres places, s'il ne faiſoit en ſecret des études profondes relatives au poſte qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eſt-il d'un caractere entier & deſpotique ? Les entrepriſes qu'il formera ſeront dures,

Digitized by Google

folles, & toujours préjudiciables au bien public. Eſt-il d'un caractere doux, ami du bien public ? Il n'oſera rien entreprendre. Comment hazarderoit-il quelques changemens dans l'adminiſtration ? On ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources, contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre ; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile ; il ſait, d'une main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatiguante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, & peut-être dans les pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talens. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le hazard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en préſage la ruine : ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurai, des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit*, eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes ob-

Digitized by Google

jets mis en ferme ntation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déja dit, qu'en combinant l'eſpece d'objets dont le haſard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de ſon Eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard, ſe trouve à-peu-près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpece d'idées & d'objets, il eſt, en conſéquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'Eſprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le deſir de s'illuſtrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention ſur une infinité d'objets divers, mais à la raſſembler toute entiere ſur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'eſt pas qu'on doive, à cet égard, pouſſer trop loin le ſcrupule: l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ſes regards ſur les premiers principes des diverſes ſciences. Il eſt utile de ſuivre la marche uniforme de l'Eſprit humain dans les différens genres de ſciences & d'arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'Eſprit; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain temps, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'art

Digitized by Google

ou de la ſcience qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ſes études, qu'une curioſité indiſcrette, atteint rarement à la gloire. Qu'un ſculpteur, par exemple, ſoit par ſon goût également entraîné vers l'étude de la ſculpture & de la politique, & qu'en conſéquence il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport, je dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célebre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui, deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'Eſprit, ſans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place ſur la ſcience des choix, & leur faire, en chaque genre, diſtinguer l'homme ſupérieur. Ils le reconnoîtront, premiérement, à l'eſpece d'objets dont cet homme s'eſt occupé ; & ſecondement, à la paſſion qu'il a pour la gloire ; paſſion dont la force, comme je l'ai déja dit, eſt toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'Eſprit, & preſque toujours au mérite de ceux qui compoſent notre ſociété.

Qui n'aime ni eſtime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'eſtime générale, eſt, à coup ſûr, un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'Eſprit, rompt entr'eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême, que de ſe plaire trop dans la ſociété des gens médiocres.

Après avoir conſidéré l'Eſprit ſous tant de rapports divers, je devrois peut-être eſſayer de tracer le plan d'une bonne éducation ; peut-être qu'un traité complet ſur cette matiere devroit être la concluſion de mon ouvrage. Si je me refuſe à ce travail,

Digitized by Google

c'eſt qu'en ſuppoſant même que je puſſe réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il eſt évident que, dans nos mœurs actuelles, il ſeroit preſque impoſſible de faire uſage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup-d'œil rapide ſur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'ART de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés, & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir & l'importance du choix des objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

Digitized by Google

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails toujours ennuyeux, lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible ? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage ? & quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique ?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes, parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage ? Envain dira-t-on que, ſi l'on retient ſi long-temps les jeunes gens dans les colleges, c'eſt moins pour qu'ils y apprenent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle qui, dans la première jeuneſſe, nous échauffe du deſir d'apprendre ? Combien ce deſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi, dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit, à l'inſipide étude des mots, celle de la phyſique, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la morale, de la poéſie, &c ? L'étude des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'exi-

Digitized by Google

pliquer les auteurs ; elle meuble, par conséquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois ? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine ; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue latine, il ne la connoîtra jamais aussi parfaitement qu'il connoît sa propre langue. Or si, parmi nos savans, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression française, peut on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression latine ? Ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité & leur hardiesse ; & que si l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leur paroissent écrits dans un jargon presque intelligible ? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon ; & je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesses de l'expression latine : mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connoissance du prix de huit ou dix ans de travail ; & si, dans la premiere jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots ne seroient pas mieux employées à l'étude des choses, sur-tout

Digitized by Google

des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop auſteres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différens partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir : telle eſt la connoiſſance & des principes de la morale & des loix de ſon pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraiſemblablement embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magiſtrature, ou de l'adminiſtration ? Peut-on ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans ; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps conſacré à l'éducation, que n'eſſaie-t-on de le faire ? A quelle cauſe attribuer l'indifférence où l'on reſte à cet égard ? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du deſſinateur ? Pourquoi place-t-on à cet âge les doigts du muſicien ſur le manche de ſon violon ?

Digitized by Google

Pourquoi l'un & l'autre de ces artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'art qu'ils doivent profeſſer ? Et néglige-t-on ſi fort l'éducation des princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places ? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſur-tout les lumieres des grands, ont d'influence ſur le bonheur ou le malheur des nations ? Pourquoi donc abandonner au hazard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration ? Ce n'eſt pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter ; mais, que peuvent-ils faire ſans l'aide du gouvernement ? Or, les gouvernemens doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand homme ; les grands états ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands hommes qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on eſt plus rarement expoſé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le beſoin plus ou moins urgent d'une choſe eſt, en chaque genre, l'exacte meſure des efforts d'eſprit qu'on fait pour ſe la procurer. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'état, parmi les plus puiſſans, qui n'éprouve quel-

Digitized by Google

quefois le beſoin des grands hommes. Oui, ſans doute ; mais ce beſoin n'étant point habituel, on n'a pas ſoin de le prévenir. La prévoyance n'eſt point la vertu des grands états. Les gens en place y ſont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obſtacles l'intérêt perſonnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie ? On y peut, ſans doute, former des hommes inſtruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets ſont ſtériles, ſi l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire ſoit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaiſirs, & que les honneurs ſoient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puiſſans ne leur permet pas d'en faire une auſſi juſte diſtribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à conſidérer les graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite : ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les principales cauſes, & la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que ſoient les obſtacles qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique ; dans les

Digitized by Google

états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernemens absolument despotiques, tels que les gouvernemens orientaux. Quel moyen, en ce pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'est point d'éducation sans objets ; & l'unique qu'on puisse se proposer, c'est, comme je l'ai déja dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernemens arbitraires, l'opposition que les despotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un système si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'est donc point d'objet d'éducation, ni par conséquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux seuls moyens de plaire au souverain : quelle éducation que celle dont le plan seroit tracé d'après la connoissance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'est, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité sur cette matiere devroit, sans doute, être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il est possible de lever les puissans obstacles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problême moral qui, dans les gouvernemens arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problême insoluble. Trop jaloux de régner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse & presque invincible que les visirs retiendront toujours les sultans : ils écar-

Digitized by Google

ront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainſi abandonnée au hazard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un pere deſire l'élévation de ſes fils : il ſait que ni les connoiſſances, ni les talens, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir beſoin d'hommes éclairés & ſavans ; il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talens ; il ſentira même confuſément que, dans de pareils gouvernemens, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop ſéveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui ſe modéleroit ſur les dieux, ſeroit, à coup ſûr, maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé par l'uſage, de doner à ſes enfans, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail & ſans le ſavoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes, ſoyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'eſt point de pere qui, ſans tomber en contradic-

Digitized by Google

tion avec lui-même, pût répondre aux argumens preſſans qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe: Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes: c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre; ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé, & la juſtice préſidera à tous mes jugemens. O mon fils! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe! Mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte; cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé! A combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus! Quelqu'élevé que vous ſoyez, un mot du ſultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves: la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre; ſongez à les ménager... Moi! je ménagerois l'injuſtice! Non, mon pere. La ſublime Porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onéreux; je ne me prêterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation; que l'infortune ne doit rien; & que l'aiſance même, qui ſupporte les impôts, doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité: j'éclairerai ſur ce point le divan... Abandonnez

Digitized by Google

ce projet, mon fils : vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir. . . . Obéir ! non, mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore . . . . O mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne seroient point soulagés, le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté. . . . Oui, sans doute, l'injustice se commettroit ; mais je n'en ferois pas l'instrument. L'homme vertueux, chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux miseres de ses concitoyens, s'arrache du sein des villes : c'est dans les déserts, les forêts, & jusques chez les sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres martyrs ! La vérité, parloit à son cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ! & les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ! Mais souffrez que je vous interroge à mon tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ses mœurs ; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien sans ajouter au

Digitized by Google

malheur public. Ce raisonnement est le vôtre : &, si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les états despotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances ; ma vertu vous devient odieuse ; & votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austeres de vertu appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un visir ! J'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnoissez le crime ; &, si vous le reconnoissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On sent que, pressé par de tels raisonnemens, il seroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeste entre les principes d'une saine morale, & la conduite qu'il prescrit à son fils. Il seroit forcé de convenir qu'en désirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuse, desiré que, tout entier aux soins de sa grandeur, ce fils y sacrifiât jusqu'à la justice. Or, dans ces gouvernemens asiatiques, où, des fanges de la servitude, l'on tire l'esclave qui doit commander à d'autres escla-

Digitized by Google

ves ; ce desir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'essayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donneroit à ses enfans ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux, parce qu'en général ils sont méchans, mais parce que la récompense y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qn'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtoit ? où d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut par conséquent y avoir d'homme vraiment vertueux ? Il faut, dans les gouvernemens despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célebres par leurs vertus ou par leurs talens. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déja dit, l'on peut sans doute tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès ; mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile, que la constitution monarchique se rapprocheroit davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas d'avantage sur ce sujet, & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation se réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différens où la fortune nous place, l'espece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens ; &, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire & de l'estime.

Digitized by Google

Ces deux problêmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du légiſlateur; & qu'en laiſſant moins à faire au hazard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talens & les vertus.

Fin du troiſieme Volume.

Digitized by Google

LETTRE AU R. P. BERTHIER,

SUR LE MATÉRIALISME.

. . . . Ferro diverberat umbras.
Virg. Enéid. Lib. 6.

O Mon Pere ! ce n'eſt pas ſeulement dans l'*Hiſtoire naturelle*, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, dans l'*Eſprit des loix*, dans l'*Eſprit*, que le matérialiſme dogmatiſe. Il ſe répand par-tout. Vous ne pouvez pas, comme moi, aller au théâtre, aux ſpectacles des foires, aux concerts, dans les atteliers des artiſtes, dans les cercles du monde & dans les réduits du peuple, de ce peuple dont il eſt ſi néceſſaire de conſerver la foi, afin qu'il ſouffre toujours avec patience tout ce qu'il conviendra de lui faire ſouffrir. Soyez le général de l'armée anti-matérialiſte, je ſerai l'eſpion. Tout eſt noble dans une croiſade.

Lorſque je veux découvrir les matérialiſtes de *Paris*, je me rappelle ceux d'*Athenes*, deux villes également ſages, également folles ; avides de toutes les ſciences & de tous les abus ; auſſi prompts *à* embraſſer une opinion nouvelle qu'à la rejetter ; capables l'une & l'autre d'admirer Socrate & de le faire mourir.

J'ouvre les *Tuſculanes*, & j'y trouve le catalogue des matérialiſtes grecs. *Leucipide*, *Démocrite*, *Epicure*, diſoient que l'ame eſt compoſée d'atomes ; *Empédocle*, que c'eſt le cœur même, le ſang, ou le cerveau ; *Zénon* le Stoïcien, la voyoit dans le feu, d'autres dans l'air : *Xénocrate* qui attribuoit aux nombres, ſelon les principes de Pythagore, une prodigieuſe vertu, ſoutenoit que l'ame eſt un

Digitized by Google

nombre. *Ariſtote* ne pouvant compoſer l'ame des quatre élémens connus, en imagina un cinquieme, l'*Entéléchie*. Ce mot, que ni *Gaſſendi*, ni *Leibnitz*, n'ont pû expliquer, un patriarche d'Aquilée en voulut, dit-on, pénétrer le ſens dans une conférence qu'il eut avec le diable; mais *Cicéron*, ſans ſe donner au diable qu'il ne connoiſſoit pas, prend l'*Entéléchie* pour un mouvement continu dans la matiere. Enfin *Ariſtoxene*, philoſophe muſicien, faiſoit conſiſter l'ame dans l'accord des parties organiques dans l'*harmonie*.

Je réfléchis d'abord ſur ce dernier ſentiment; & en parcourant les ſiecles, j'entrevois que le matérialiſme a commencé en France ſous Louis XIV. par le *violon*.

Colletet! je vous trouve un plaiſant *violon*. C'eſt ce que diſoit à ſon confrere dans une diſpute académique, M. Godeau, évêque de Vence & poëte. On ne connoiſſoit point encore de Matérialiſtes dans l'académie. Il étoit réſervé au *violon* d'en montrer le premier germe.

Qu'eſt-ce qu'un violon? du bois, des cordes & des accords. Ne voir dans un académicien qu'un *violon*, c'étoit n'y reconnoître pour principe de ſentiment que l'*harmonie d'Ariſtoxene*.

Ce ſicele n'eſt pas meilleur. Nos matérialiſtes diſent net: *Cupis eſt un excellent violon*. Pour répandre la mauvaiſe doctrine, ils confondent à deſſein *le jouer* & *le violon*; ils diſent même l'*ame* du violon, comme l'*ame* du joueur. C'eſt donc aujourd'hui, comme alors, l'*harmonie d'Ariſtoxene*! *Le grondeur* a bien raiſon de dire à ſon valet avec la derniere amertume. . . . *Et ton maudit vio'on*! S'il ne faut pas briſer l'inſtrument, il faut du moins veiller à ce qu'il ne corrompe pas la foi.

Les paroles ſont les images des idées; mais il n'eſt pas permis dans tous les temps de ſe ſervir des

Digitized by Google

des mêmes expreſſions. Si un Roi étoit boſſu, on banniroit ce mauvais terme de la cour ; & toutes les énonciations qui en approcheroient, ſeroient ſuſpectes. Avant le pontificat de Clément XI, il étoit permis de penſer & de dire que *la ſemence de la parole arroſée par la main de Dieu porte toujours ſon fruit ;* que *le dimanche doit être ſanctifié par des lectures de piété, & ſur-tout des ſaintes écritures.* (*a*) Aujourd'hui, on ſe chargeroit d'Anathêmes. Toutes les fois qu'un ſentiment dangereux cherche à ſe gliſſer, les expreſſions les plus innocentes cachent du poiſon. Servons-nous de cette regle qui dirige la France pour déceler le Matérialiſme d'*Athenes* dans les converſations de *Paris.*

Nous venons d'y entendre l'harmonie d'Ariſtoxene : écoutons encore. . . . *Il faudra bien, Monſeigneur, que je faſſe ce que vous voulez*, dit un ſimple citoyen à un miniſtre, *vous êtes une montagne, & je ne ſuis qu'un Atôme.* Voilà les *Atômes d'*Epicure.

Autres propos de converſation journaliere.

Ce jeune héros qui a péri à la tête des carabiniers dans une bataille où nous avions tant de ſupériorité pour vaincre, étoit tout cœur.

N'attendez plus rien de l'apologie de Louis XIV. ſur la révocation de l'édit de Nantes. On voit dans ce dernier ouvrage que ſon cerveau eſt attaqué.

C'eſt grand dommage que cet ancien Lieutenant-général, cet autre Vauban n'ait plus de ſang dans les veines, le cœur, le ſang, le cerveau en place de l'ame : c'eſt ainſi qu'eût parlé *Empédocle.*

La converſation continue.

Ce militaire qui vient de battre les Anglois dans

(*a*) Voyez la conſtit. *prop.* 18 & 82.

Digitized by Google

l'Amérique, & qui sauvera le Canada, s'il en est encore temps, est tout feu. . . .

Cette princesse que tout Paris regrettera, n'a plus que le souffle. . . . Le feu, l'air où l'on devroit voir l'ame; n'est-ce pas du *Zenon*?

Il y a des gens qui, mécontens de tout, communiquent leur mécontentement dans le discours. Voici une réflexion qu'on entend souvent.

Il est bien singulier qu'on ait mis cet homme en place, il ne sait pas dire deux. Qu'entendez-vous, *par dire deux? . . . Cela est clair, que c'est une machine où la nature qui est toute en nombres, ne forme aucune sensation, aucune idée.* Vous êtes donc disciples de *Xénocrate*?

Je pense à vous, madame, vous m'étonnez; la comédie, le boulevard, six visites, un souper, le bal de l'opéra. . . . tout cela dans une soirée! . . . . *Monsieur, c'est mon goût; je suis le mouvement perpétuel. . . .* Le mouvement perpétuel! Femme chrétienne! Je vois qu'Aristote vous a empoisonnée de son *Entéléchie. . . . Je ne connois point votre Aristote. . . . .* Vous l'avez deviné.

Il est une autre espece d'impiété qui, sans être celle des matérialistes, ne vaut pas mieux. . . . Qu'avez-vous, Monsieur, que signifient ces nuages sur votre front? . . . *Je reçois une lettre de l'armée, qui m'apprend que mon fils s'y enrichit au lieu de combattre, tandis que le pauvre officier y verse son sang & s'appauvrit encore: ce bruit ignominieux va sans doute percer, je ne sais ce que je fais, je ne sais ce que je suis. . . .* Malheureux pere! vous ne savez ce que vous êtes. . . . Cette ignorance est le comble du malheur. C'étoit l'état de *Cicéron*, lorsqu'après avoir examiné tous les sentimens sur la nature de l'ame, il disoit: *lequel de tous est le vrai? Quelque dieu pourra le savoir.*

Digitized by Google

Revenons au matérialiſme décidé. Quel que ſoit le ſujet de la converſation, il n'en eſt aucun qui ne lui fourniſſe des alimens. . . . *Nous n'entendons plus à l'opéra cette actrice qui auroit eu des autels dans la Grece, jamais machine mieux organiſée... Cette autre eſt belle comme Vénus, mais ce n'eſt qu'une ſtatue. . . Le roi de Pruſſe a envoyé un trompette au général Fermer, pour ſavoir de lui pourquoi après ſa victoire de Zorndorf, il n'avoit pas repris le ſiege de Guſtrin, & pourquoi encore il s'étoit tant éloigné de ſes lauriers.* . . . Vous voyez, mon pere, qu'on ne diſtingue plus l'homme de la *trompette*, ni la femme de la *Machine* ou de la *ſtatue*.

Si on vous diſoit à vous-mêmes en termes bas & triviaux, ce que l'on dit tous les jours à des gens qui ſe croient une ame & de l'ame; *vous raiſonnez comme une pantoufle, vous êtes une cruche, une tête à perruque.* . . . Vous ſupporteriez chrétiennement l'injure; mais le matérialiſme renfermé dans ces paroles, vous feroit prendre votre tonnerre.

Je vous l'ai annoncé en débutant. Le matérialiſme ſe répand en tout & par-tout. Que je paſſe de la bonne compagnie où l'on ne dit que des mots, dans ces endroits peu fréquens où l'on voit & où l'on dit des choſes, dans ces atteliers où *Vanloo* & *la Tour* avec des couleurs, où *Pigal* & *Sloz* avec du marbre, font un dieu ou un homme. Qu'eſt-ce que j'y entends? Après l'admiration vient la critique. . . . . *Cette Iphigénie ſous le couteau de Calcas, au lieu d'être évanouie, auroit pu montrer du courage*; c'eſt-à-dire, que le pinceau manié d'une autre façon, eût communiqué à la toile un attribut de l'ame. . . . *Cet Apollon qui pourſuit Daphné, n'eſt pas aſſez paſſionné*: c'eſt-à-dire, qu'un coup de cizeau de plus, Pigmalion animoit ſa ſtatue. Louons les arts; mais ne bleſſons pas la foi.

Digitized by Google

Les femmes même, oui les femmes, malgré la légéreté de leur esprit, deviennent matérialistes ; & vous savez que tous les chefs de parti s'attachent à les séduire, bien persuadés qu'elles ne sont jamais plus constantes que quand on gagne leur cœur par l'esprit. Je me rappelle la jeune & belle *Hipparchia* s'attachant à *Cratès* le Cynique. Envain ce philosophe, pour la dégoûter, jette par terre son manteau, sa besace & son bâton en lui disant, *voilà toutes mes richesses.* Envain il se dépouille devant elle pour lui faire voir sa bosse & son squelette circonflexe. Hipparcia l'aime toujours, l'épouse, prend l'habillement de la secte, & devient plus cynique que lui. Des manuscrits Grecs de ce tems-là ont soupçonné ce cynique d'avoir donné aussi dans le matérialisme, & d'y avoir entraîné Hipparchia. Mais voyons si nos femmes commencent à pencher vers la matiere. J'entre chez une comtesse lettrée. . . . . Ah ! madame, vous voilà en bonne compagnie avec l'*ami des hommes*, comment trouvez-vous cet ouvrage ? . . . Monsieur, *vous me faites plaisir de m'en tirer, c'est un diamant brut enchassé dans du plomb.* . . . Un diamant brut ! du plomb pour rendre un auteur ! Madame, voilà de la matiere, prenez garde au matérialisme.

C'est un usage ancien dans le christianisme de donner des noms de saints aux enfans qu'on baptise. Le beau monde s'en est dégoûté pour des noms plus nobles, *Hercule*, *Scipion*, c'étoient du moins des hommes ; mais entendre appeller *bijou* un bambin de bonne maison par sa maman trop philosophe, n'est-ce pas le chercher dans la classe de la matiere ?

Il est vrai que les femmes du peuple ne tombent pas encore dans ces excès. On continue à voir dans leurs couvées des *Pierrots*, des *Genevie-*

Digitized by Google

ves qui rendent hommage à l'immatérialité des saints dont ils portent le nom. Mais ces bons usages dureront-ils ?

Quel malheur si le matérialisme venoit à descendre dans le peuple ? Le peuple saisit la religion avec bien plus de force que les honnêtes-gens. Les honnêtes-gens avec les mêmes principes ne sont gueres honnêtes ; mais dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, à côté du mal on voit toujours un bien. Ces honnêtes-gens qui n'ont qu'une religion modérée, s'ils donnoient dans l'erreur, ne voudroient pas la soutenir en perdant un doigt ; le peuple, s'il y donnoit, se feroit brûler ou brûleroit les autres. Comment se garantira-t-il de la contagion, lorsque ses oreilles sont si souvent frappées du matérialisme le plus crû ? Prenons garde que *le scandale du Brandebourg* ne nous arrive. Allez *à Berlin* : demandez un épicier, on vous amene un *matérialiste*. C'est ainsi qu'on y nomme cette espece de marchands.

J'avertis la bonne compagnie de se défier de certains matérialistes, qui, en cachant leur jeu, n'en sont que plus à craindre. Ils disent d'un homme qui ne s'étonne pas du bruit : *c'est un bon cheval de trompette.* D'un poltron, comme s'il en étoit né en France, c'est un *lievre.* D'un rusé, c'est un *renard* ; d'un cruel, c'est un *tigre* ; d'un ignorant, c'est un *âne* ; d'un stupide, c'est un *oison* ; & si l'on parle d'inoculation. . . . . *Donnez du foin à ceux qui la rejettent.* Je sais bien, mon R. P. qu'en adoptant le système de votre P. Boujean, qui anime les bêtes avec des diables très-spirituels, ces assertions ne prouveroient pas le matérialisme : mais si on s'en tient à l'automatisme de *Descartes* ; système qui est encore le plus en vogue, toutes ces phrases si usitées où l'on identifie l'homme & la bête, sentent la matiere.

Digitized by Google

Eh ! Comment la conversation ne seroit-elle pas généralement empoisonnée, puisque tous les livres du tems le sont ! Si on n'avoit à se plaindre que de ceux que vous combattez avec tant de chaleur, le mal seroit moins grand, parce qu'il n'y a que les vues fermes qui les fixent ; & le nombre en est toujours petit : mais je remarque que tout ce qui sort de la presse depuis une certaine époque, est infecté peu ou beaucoup, & vraisemblablement tout ce qui suivra, sera de même. Je vous annonce un nouveau traité de géométrie, où il n'y aura pas un mot de la spiritualité de l'ame. En attendant, je tombe sur une comédie intitulée l'*Oracle*. Ecoutez ce dialogue, entre une fée & une jeune Lucinde, qui n'a jamais vu que des oiseaux, des singes, des statues en mouvement, son clavecin & sa pendule. La fée l'a prévenue que tous ces êtres (remarquez ce mot d'*Etre* qui est bien suspect) ne sont que des machines.

LUCINDE.

Les hommes sont-ils aussi des machines ?

LA FÉE.

Oui, mais plus parfaite & plus achevée que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavecin rend des sons, & ma pendule indique l'heure qu'il est. Que sont les hommes ?

La fée pour réponse lui fait une peinture des guerriers qui se précipitent les uns sur les autres,

Digitized by Google

s'égorgent, se taillent en pieces sans se vouloir de mal ; & des petits-maîtres qui vont, viennent, rient, pleurent, se jettent aux genoux d'une femme sans l'aimer. A l'aspect de ce tableau, Lucinde s'écrie : oh ! ce sont des *machines*.

Or, mon R. P. raisonnons un moment vous & moi qui ne sommes pas *machines*. Qui est-ce qui débite cette doctrine ? C'est une fée qui doit connoître la nature des êtres. En quel lieu dogmatise-t-elle ? Au théâtre, & le public applaudit. Voilà donc la cour & la ville matérialistes. Je ne parle pas de l'auteur qui a rempli la coupe fatale où il mene boire grands & petits ; & il voudroit, pour combler son triomphe, vous y mener boire vous-même.

Si à ce début théâtral vous aviez sonné le tocsin, réclamé l'autorité comme vous avez fait très-apostoliquement contre le livre de l'*Esprit*, le poëte ne se seroit pas fait encore applaudir dans sa comédie *des hommes*. Toute la piece porte sur la fable de Prométhée, qui pétrit des statues d'argile & les anime avec une flamme qui s'insinue dans leurs organes. Fable qui fut imaginée par le premier matérialiste.

Ce seroit peut-être sagesse dans ce siecle pervers de ne plus permettre d'ouvrage sur les *hommes*. Relisez mon R. P. l'*ami des hommes*, qui l'est encore plus de sa noblesse. Passez-lui sa mauvaise humeur contre le public *qui a voulu*, dit-il, *faire un livre d'un morceau ginguet* qui porte pour titre, *la noblesse commerçante*. C'est lui, c'est lui l'*ami des hommes*, qui a fait véritablement un livre ; car il a écrit plus de pages en comptant les répétitions, & tout ce qui est hors de son plan, que l'*esprit des loix* n'en contient. Passez-lui encore (la parenthese se fermera quand elle pourra, pour arriver au matérialisme. L'a-

Digitized by Google

mi des hommes a heureuſement accoutumé le lecteur à ſe perdre & à ſe retrouver au bout de vingt pages. Je profite de l'invention. Paſſez-lui, vous dis-je, ſa reſſemblance pour le fond avec *les intérêts de la France mal entendus*, le déſordre de ſes idées, la crudité de ſes digeſtions politiques, la diffuſion de ſes phraſes, le renverſement de ſes chapitres, le cahos ſous lequel il a étouffé ſon ſujet, *la population*. Ce n'eſt pas aſſez de tirer d'excellentes pierres de la carriere : il faut les tailler & les placer. Paſſez-lui également la barbarie de ſon langage qu'il a priſe pour naïveté, & d'avoir voulu imiter *Montagne*, ſans ſe ſouvenir qu'il faut être ſoi-même. Toutes choſes que je ſerois bien en état de prouver ; mais il faut faire comme lui, accuſer bruſquement un ouvrage, & omettre la preuve : peut-être ſuis-je un peu bruſque moi-même ; mais on connoît une loi dans la ſociété civiliſée de ſe battre, armes égales. Paſſez-lui même, ſi vous le voulez, de n'avoir pas compris que l'*expulſion de huit cents mille maures qui cultivoient les terrés, qui exerçoient les arts, & qui ſe marioient tous, a fait quelque tort à l'Eſpagne* (*a*). Le public qu'il met *au rang des ſots & des enfans*, le comprend pour lui. Il n'eſt pas heureux à comprendre ; car il s'eſt récrié ſur l'incompréhenſibilité d'une cruche qui contient de l'eau. Voici ſes termes (*b*). *Il n'appartient qu'à Dieu, toutefois par un miracle toujours ſubſiſtant, de contenir dans des bornes preſcrites un océan d'eaux toujours mobiles, & dont la maſſe paroît recevoir à chaque inſtant des accroiſſemens. Ce miracle paſſe également l'intellect humain & ſon pouvoir.* Un écolier de phyſique qui

(*a*) Part. II. pag. 20.
(*b*) *Ibid.* pag. 130.

Digitized by Google

connoît un peu les loix du mouvement & la capacité du lit de la mer, n'eſt point étonné de ce phénomene. Une pierre d'une livre qui ſe ſoutiendroit en l'air ſeroit plus étonnante. Louez-le pourtant ſur tout cela, parce qu'il a loué les religieux, juſqu'à ſoutenir qu'ils favoriſent la population: (*parce qu'ils mangent peu.*) Mais pour dieu, ne lui paſſez pas le matérialiſme.

Dans ſon avertiſſement je trouve cette phraſe. . . . *Nous qui aimons l'homme comme le plus utile, le plus aimable & le plus reconnoiſſant des animaux.* . . . Là nous ne ſommes encore que des *animaux*; dans le corps de l'ouvrage nous devenons des *machines*. Ecoutez. . . . *Quand M. de Louvois apprenoit que la déſertion ſe mettoit parmi les troupes d'une garniſon, il l'arrêtoit en envoyant Tabarin vendre ſon orviétan ſur la place* (a). Sans doute que ce Tabarin agiſſoit ſur les ſoldats comme un Saltimbanque agit ſur les marionnettes, & que l'*ami des hommes* entre dans le ſyſtême de ces officiers matérialiſtes qui vous diſent froidement: nos ſoldats ſont des *machines*. Remarquez encore que ſon Tabarin vient à la ſuite d'une découverte qu'il a faite après le cardinal Mazarin, *qu'un couplet ingénieux, qu'une heureuſe plaiſanterie font oublier aux Français de vraies calamités qui pouſſeroient d'autres peuples à la rebellion...* N'eſt-ce pas là peindre non ſeulement nos ſoldats, mais nous-mêmes, mais toute la nation, comme dix-huit millions d'*Automates*, que deux ou trois Tabarins politiques remuent à leur gré? Si l'auteur n'articule pas le mot d'*Automate*, il indique la choſe.

Il me ſemble, mon R. P. que je procede com-

(a) Part. II. pag. 368.

Digitized by Google

me vous dans l'examen du matérialisme ; & pour vous imiter parfaitement, je ne citerai que ces deux endroits, parce que cent autres pourroient fort bien détruire ce que je veux prouver. Ne vous lassez pas : feu sur les matérialistes pour les convertir.

Je ne vous cache pas cependant que vous aurez bien de la peine à ramener celui que je vais vous dénoncer : *c'est l'Apologiste de Louis XIV sur la révocation de l'Edit de Nantes.* Ni Titus, ni Marc-Aurele n'ont eu besoin d'apologie ; mais avant que d'examiner ce fier athlete sur le matérialisme, il est important que vous le connoissiez sur d'autres objets, afin de mettre en proportion vos armes & ses forces.

D'abord, c'est un écrivain généreux qui donne beaucoup plus qu'il ne promet. Son titre n'annonce que la justification de Louis XIV & de son conseil sur un coup d'autorité qui a fait verser beaucoup de larmes & de sang. L'ouvrage traite encore de la population, de l'agriculture, de la marine, des ordres religieux, du maintien de la paix, de la briéveté de la justice, de la réduction du luxe, du soulagement des misérables, de la diminution des impôts, de la taille réelle, de l'administration dans les provinces, des gabelles, de l'abolition des corvées, des finances, du commerce ; & tout cela dans un petit volume. Oh ! la grande tête.

S'il parle de la population (*a*), il connoît mieux celle de l'Angleterre que *Davenant*, *Petty* & *Child* ; ces auteurs qui ont calculé leur nation sous tous ses rapports. *Dix millions*, leur dit-il, vous vous trompez : n'en comptez avec moi

[a] Apol. de Louis XIV. Pag. 155.

Digitized by Google

que cinq millions cinq cents mille ; & par ce moyen, la France, relativement à l'étendue, ſera plus peuplée que l'Angleterre. C'eſt ce que j'avois réſolu avant le calcul.

Si du fond des Indes orientales, les voyageurs & les miſſionnaires lui crient que la Chine eſt de tous les pays connus, le plus peuplé à cauſe de la température du climat, de la ſalubrité de l'air, de la bonne qualité des eaux, de la fécondité de la terre & des femmes, & parce que tout homme y eſt marié avant vingt ans. Multiplication prodigieuſe qui a donné lieu à l'uſage barbare d'y expoſer les enfans. Si après ce cri général ils lui diſent que *Pekin* ſeul renferme trois millions d'ames ; calcul d'autant plus ſûr, que chaque chef de famille eſt obligé de donner aux magiſtrats l'état des perſonnes dont elle eſt compoſée. S'ils lui citent un dénombrement de tout l'empire, qui ſe fit dans le dernier ſiecle au commencement du regne de *Kan-hi* ; dénombrement qui enrégiſtra cinquante-neuf millions ſept cents quatre-vingt-huit mille trois cents ſoixante-quatre hommes, capables de porter les armes ; s'ils concluent delà que la Chine contient plus d'habitans que toute l'Europe enſemble ; & enfin, ſi les plus modérés en comptent deux cents millions (*a*) ; il fait main-baſſe ſur les Chinois, & d'un trait de plume il en anéantit cent quarante millions ; après quoi, par la force de ſon Algebre, il ordonne à la Chine d'être moins peuplée relativement que la France (*b*).

S'il conſidere notre agriculture, dont la diminution nous afflige, il nous conſole en nous aſſu-

(*a*) Hiſt. Gén. des voyages, tom. 22. p. 67. édit *in-12.*
(*b*) Apol. de Louis XIV. pag. 257.

Digitized by Google

rant qu'il y a plus de cultivateurs que de champs fertiles (*a*).

S'il nous entend déplorer la perte de nos matelots, il proteſte que nous en avons trois fois plus qu'avant la révocation de l'édit de Nantes ; ce temps où nous armions cent trente-deux vaiſſeaux de guerre, ſans ſonger apparemment à des matelots (*b*).

S'il peſe l'utilité des maiſons religieuſes, il attribue à leurs concerts de pierres, la vie du roi, la ſanté de M. le dauphin, la vertu de la reine, la piété de toute la famille royale ; enfin toutes les proſpérités de cet empire ; & pour le prouver, il cite quatre vers d'Horace à la louange d'un cœur de jeunes Romains & de jeunes Romaines, qui, en chantant au capitole, attiroient les graces de Jupiter. Mais je voudrois ſavoir, pourquoi il ne fait pas concourir à notre bonheur les prieres du clergé de France (*c*) ? Peut-être, mon R. P. négligerez-vous cette obſervation ?

S'il balance nos intérêts politiques, il emploie ſon éloquence à juſtifier le traité de Vienne & de Verſailles. Eſt-ce que nous aurions douté de ſes avantages ? Il le ſuppoſe ; & il répond à la nation de la fidélité perpétuelle de l'impératrice reine, qui, s'alliant avec nous pour la premiere fois, ne nous a jamais abandonnés (*d*). Il annonce au temps de la paix le ſiecle d'*Auguſte* pour les arts, celui de *Conſtantin* pour la religion ; celui de *Charlemagne* pour les loix ; celui de *Louis XV.* pour la félicité commune. Celui de *Louis XV.*

(*a*) Apolog. pag. 587.
(*b*) Pag. 527.
(*c*) Pag. 527.
(*d*) Pag. 307.

Digitized by Google

eſt déja avancé : eſt-ce que nous n'avons pas encore été heureux ? Celui d'*Auguſte* pour les arts ; nous comptons l'avoir eu ſous Louis XIV, & nous aimons à croire qu'il continue. Celui de *Charlemagne* pour les loix mérite nos deſirs. Mais prophete ! délivrez-nous de celui de *Conſtantin*. Il obligea ſon beau-pere à ſe pendre, il fit étrangler ſon beau-frere, égorger ſon neveu, couper la tête à ſon fils aîné, étouffer ſa femme dans un bain. Il y avoit quelques Hordes de Francs qui l'incommodoient ſur les bords du Rhin, ces Francs de qui nous deſcendons ; il prit deux de leurs Rois, & les expoſa aux bêtes pour ſon divertiſſement. Il fit maſſacrer les prêtres du Nil pour convertir l'Egypte ; & comme ſa foi étoit chancelante, il perſécuta, il exila, il dépoſa tour à tour les Ariens & les Catholiques, ſans en excepter ſaint *Athanaſe*. L'apologiſte, en nous prophétiſant le ſiecle de *Conſtantin*, s'étoit-il rappellé tout cela ?

S'il inſtruit les rois, il leur conſeille de s'expoſer à la tête de leurs troupes : mais il obſerve que l'uſage en eſt paſſé depuis long-temps ; que *Charles* XII le fit revivre, & qu'il périt avec lui. (*a*) Avant l'inſtruction & la remarque, je croyois que le roi de Sardaigne, dans les deux guerres précédentes, avoit commandé en général & chargé en ſoldat. Je me perſuadois que *Fontenoi* & *Lawfelt* nous avoient fait trembler pour les jours de notre maître. Je me figurois qu'un autre roi dans dix batailles qu'il a conduites & gagnées en perſonne, auſſi-bien que dans celles qu'il a perdues, avoit vu le feu d'aſſez près ; & ſi à celle de *Molvitz* il eut beſoin, ſelon une autre remarque de

(*a*) Page 298.

Digitized by Google

l'apologiſte, de la vigueur d'un cheval anglais pour ſauver ſes jours, c'eſt une preuve qu'il les avoit expoſés ; & vraiſemblablement il les expoſa encore en retournant à l'ennemi preſque victorieux, pour lui arracher la victoire. Il y a peut-être plus de difficulté à vaincre, dans la diſpute, un champion qui ſe cuiraſſe contre la raiſon & les faits.

Si, après avoir inſtruit les rois, il abaiſſe ſes regards ſur les auteurs, ſur ceux qui depuis quelques années ſe ſont aviſés d'écrire ſur le commerce, l'agriculture & les finances, il regarde toutes ces productions comme une bibliotheque de peu de valeur, ſans faire grace à l'*Ami des hommes* que vous avez tant loué, mon R. P. & qu'il appelle *un roman politique où l'on prend la fin pour les moyens* (*a*). Il eſt bien permis à un malade de trouver mauvais ce qui eſt bon, mais il ne faut pas battre ſa nourrice. C'eſt dans ces ſources qu'il a puiſé le peu de bon lait qu'il nous donne, le mauvais eſt de lui.

Que dites-vous de cet homme qui a tout lu, tout calculé, tout combiné, tout vu ; & ſi à la fin de tout il ſe trouve *Matérialiſte*, avec quelles armes le réduiſez-vous ? Je vous avertis cependant d'un petit défaut naturel qui l'afflige, & dont vous pourriez tirer avantage ſur le champ de bataille. Sa vue eſt un peu foible. Il n'a vu qu'*une épigramme* dans un projet qui a excité beaucoup de débats dans cette capitale, que le gouvernement a pris en conſidération ; après avoir demandé les avis des chambres du commerce, des intendans & des parlemens. C'étoit le projet de faire *commercer cette partie de la nobleſſe* qui ſouffre

[*a*] Pag. 262. & 347.

Digitized by Google

le froid, la faim, l'oubli des hommes, sans pouvoir se montrer dans les combats. Presque tous les avis se réunissoient à l'occuper dans le commerce, puisque les armes la refusent. L'apologiste a mieux vu : c'est peut-être encore une *Epigramme*.

Mais, mon R. P. vous ne connoissez encore qu'à demi le géant que je vous donne à combattre. Vous ne l'avez vu que dans des excursions hors de son sujet. C'est sur-tout ; lorsqu'il défend *Louis* XIV. sur le terrein de la *révocation*, qu'il faut le considérer.

Lui met-on sous les yeux les suites funestes de ce coup d'autorité, ces émigrations qui firent pleurer nos peres, & dont nous soupirons aussi ? Vous êtes, nous dit-il, aussi fort que vos peres. Ces mémoires du temps, dont les uns accusent deux millions d'émigrans, les autres huit cents mille, je les réduits, moi qui n'y étois pas, à cinquante mille. *J'ignore*, reprend le roi de Prusse, *la somme de vos émigrans : mais je sais que mes états en reçurent vingt mille.* Erreur, sire, je ne vous en passe que quinze mille, & avec les retranchemens que je ferai sur les autres états qui leur donnerent asyle, je descendrai à cinquante mille. Eh bien ! ces cinquante mille, lui disons-nous, s'il faut en faire un acte de foi, n'est-ce pas une perte ? C'est peut-être un trente-deuxieme de notre population. L'étranger nous a enlevé des cultivateurs, des manufacturiers, des artisans, des commerçans, des soldats, des contribuables : encore une fois, n'est-ce pas une perte ? Pas la moindre. Il vous prouveroit qu'un incendiaire qui brûleroit votre maison, vous rendroit service, parce que vous n'auriez plus de réparations à payer. L'intendant de Caën lui expose dans un mémoire de ce temps-là que les re-

Digitized by Google

ligionnaires qui étoient les plus forts marchands, se retirerent de cette ville. Tant mieux, répond l'apologiste, événement heureux pour ceux qui resterent. Les plus foibles remplacerent les plus forts, & d'ailleurs votre avis n'est pas français (*a*).

Lui parle-t-on du genre de mission qu'on emploie pour convertir ces pauvres gens? Les dragonades, le pillage, l'effusion du sang, le viol : il se fait un effort pour convenir que les dragons n'en usoient pas toujours bien avec leurs hôtes ; mais il se rend caution de leur désintéressement, de leur humanité, & sur-tout de leur chasteté. (*b*)

Lui demande-t-on par quels abus nos freres errans avoient mérité la révocation d'un édit que Henri IV. avoit signé pour le bien général, que Louis XIII. avoit ratifié, que Louis XIV. lui-même en 1643 & en 1652 avoit maintenu dans son entier, il ne se contente pas de leur reprocher leur excès, lorsqu'ils crurent faussement pouvoir repousser la violence par la force. Il leur approprie encore tous les forfaits du parti catholique : *le massacre du Vassi, la tuerie d'Orange, la perfidie de Montgomeri, les cruels divertissemens de Tavannes & de Saint-Pont sur le pont de Mâcon, la journée de la S. Barthelemi, le meurtre des Guises aux états de Blois, l'assassinat de Henri III. & de Henri IV.*

Dans cette boucherie qui fut ouverte si longtemps, on voyoit à tas les corps sanglans des calvinistes ; & un petit nombre de catholiques. Comment faire pour donner au même parti des forfaits si opposés ? L'apologiste nous l'apprend. Les calvinistes ont assassiné les Guises, le dernier des Valois, & le premier des Bourbons ; parce qu'ils ont soufflé leur fureur aux catholiques pour se détruire eux-mêmes. Les calvinistes ont aussi

(*a*) Pag. 72. & 113.
(*b*) Pag. 232.

Digitized by Google

égorgé leurs freres, parce que, s'il n'y avoit jamais eu de calviniſtes, les catholiques ne les auroient pas tués. (*a*)

O ! trois & quatre fois heureuſe votre ſociété, mon R. P. de n'être pas calviniſte ! il vous démontreroit que c'eſt elle qui trempa les mains dans le ſang de Henri IV. pour n'avoir pas fait mourir ſous le fouet *Jean Châtel* lorſqu'il apprenoit le rudiment dans votre college. C'eſt ainſi qu'un Littérateur qui ſe piquoit de remonter à la ſource des choſes, me diſoit un jour que le médecin de *Sylla* étoit coupable de toutes les proſcriptions qui enſanglanterent Rome, parce qu'il avoit ſauvé *Sylla* d'une maladie mortelle à l'âge de quinze ans. Si notre apologiſte eût chanté les malheurs de Troie, il les eût attribués, non au raviſſeur *Paris*, mais aux deux œufs de *Léda*.

Nos meilleurs auteurs, je dis les auteurs catholiques, le préſident *de Thou*, l'archevêque de Paris, *Péréfixe*, *Papire Maſſon*, *Mezerai*, *Daniel* lui-même qui n'écrivoit pas toujours ce qu'il penſoit, tous lui déclarent que le maſſacre de la St. Barthelemi fut conſeillé par la religion qui en rendit des actions de graces ſolemnelles dans Rome ſous les pontificats de Gregoire XIII. Il prend à partie tous ces écrivains ; il eſt bien fâché de ce qu'ils ſont morts ſans avoir entendu leur condamnation. Ferme ſur ſon tribunal, il leur feroit confeſſer que cette cruelle journée n'a été qu'un crime de politique : cependant, ſelon les mêmes auteurs, après la terrible cataſtrophe, Charles IX. voulut forcer le roi de Navarre & le prince de Condé à entendre la meſſe. Il avoue le fait : mais *il nie que ce ſoit un ſigne que les autres avoient été maſſacrés, parce qu'ils n'y alloient pas* (*b*). On ſait

(*a*) Pag. 4. & ſeq.
(*b*) Diſſ. ſur la S. Barth. pag. 3.

Digitized by Google

pourtant que les deux princes en refusant la messe, tremblerent pour leurs jours.

Mais quittons la dissertation. Juge inexorable ! n'est-il aucun moyen d'accommodement pour laisser les morts en paix ? Ils vous accordent pour cause partielle du massacre, l'exécrable politique de *Catherine* : consentez que le fanatisme des cardinaux de *Birague*, de *Retz* & de ceux qui leur ressembloient, y ait joué son rôle. La politique s'est aidée de la religion mal conçue dans des têtes échauffées. Passez ce point à des auteurs qui avoient quelque peu de bon sens, qui étoient plus près des événemens que vous, & qui aimoient la religion autant que vous l'aimez. Point de conciliation. Ce qu'il a écrit est écrit. C'est l'honneur de la religion qu'il prétend soutenir jusqu'au feu exclusivement. (*a*).

L'histoire ajoute que dans cet horrible sacrifice on vit à Paris plusieurs milliers de victimes sanglantes, dont une partie fut jettée dans la Seine. L'apologiste co-existant à tous les tems, trouve mieux son compte à les y jetter toutes, excepté l'*Amiral* qui eut les fourches pour mausolée, & le libraire *Oudin Petit* qui fut enterré dans sa cave. Ensuite il se jette à la nage après les cadavres, il les arrête tous à l'isle des Cygnes & devant le Louvre pour les compter. Il en trouve d'abord onze cents : mais comme il ne veut employer que huit fossoyeurs & huit jours pour leur donner la sépulture, afin de ne pas surcharger les fossoyeurs, il réduit les onze cents à mille, & de réduction en réduction, au lieu d'écrire cent mille égorgés dans toute l'étendue de la France avec *Péréfixe*, ou soixante & dix mille avec *Sully*,

(*a*) Voyez sa Dissert. sur la St Barthel. pag. 28 & seq.

Digitized by Google

ou du moins trente mille avec *de Thou*, il n'en articule que deux mille au plus. (*a*)

Imaginez, mon R. P. si vous le pouvez, une artillerie de preuves, assez forte pour faire reculer ce fier dialecticien. Vous avez vu comme il traite les faits. Voulez-vous à présent connoître ses principes ?

Il raye avec le P. Daniel du livre de nos rois *Pharamond* & ses trois successeurs idolâtres. Il date de *Clovis* le premier roi chrétien ; on sait ce qu'il entend par *roi chrétien*, & quelqu'un qui lui demanderoit si *Henri IV.* avant son abjuration étoit roi chrétien & légitime, doit s'attendre à une réponse du temps de la ligue (*b*).

Pour rappeller à l'église ceux qui en sont sortis, il ne connoît que la violence. Est-ce un ministre de l'évangile ou de l'alcoran, sous les ordres de Mahomet ?

Il jette du ridicule sur la foible politique du cardinal Mazarin, qui se servoit *du bon-homme*, *Amirault*, calviniste modéré & estimé, pour ramener les autres à la soumission & à la paix. Mais il loue les ministres postérieurs qui ont employé les serpens des Euménides, au lieu du caducée de Mercure. (*c*) A l'entendre, la raison est superflue, la douceur est inutile, la charité a ses dangers pour rendre les hommes meilleurs. (*d*) Est-ce dans son *bréviaire* qu'il a puisé ce fiel ? Brûlons le livre, afin qu'il ne le commente pas.

Si on lui fait la peinture des ordres sévères, des édits rigoureux, des fortunes renversées, des exécutions multipliées, du désespoir où l'on

(*a*) Voyez sa differt. sur la St Barthel. pag. 36.
(*b*) Apolog. pag. 463.
(*c*) Apolog. pag. 214.
(*d*) Pag. 229.

Digitized by Google

réduiſoit ces malheurs, après la révocation de l'édit qui aſſuroit leur repos ; il répond avec le ſang froid de la haine théologique, que ſi cette même vigueur avoit ſubſiſté dans le gouvernement, jamais l'héréſie n'eût pris racine dans le royaume. (*a*) Au lieu de redreſſer l'arbre, c'eſt l'abattre. Voilà ſa maxime.

Il oſe dire que la fait *Barthelemi*, cette fête que nous voudrions pouvoir effacer de notre calendrier, que ce maſſacre affreux étoit un châtiment néceſſaire. (*b*) Pontifes ! gardez-vous bien de l'envoyer en miſſion aux Cévennes, il iroit *le crucifix* dans une main, & *le poignard* dans l'autre.

Louis XIV. avoit ordonné la peine de mort contre les *prédicans* mâles ou femelles. Louis XV. adouciſſant la loi par une déclaration de 1724, a cru que c'étoit aſſez d'envoyer les hommes aux galeres, & les femmes dans une priſon perpétuelle, leurs biens confiſqués ; & ce monarque de paix fait ſentir, en fermant les yeux ſur l'exécution, qu'il gémit encore de cette ſévérité. L'apologiſte trouve cette conduite & la loi trop douce. Le gibet ou le feu de l'inquiſition ſeroient plus de ſon goût. (*c*) O mes concitoyens ! ne le traitons pas comme il voudroit traiter ſes freres. Eteignez ce fagot.

Si l'on objecte que dans la conjoncture préſente où l'humanité parle plus haut, toute la nation, excepté ceux qui la déshonorent, y paroît deſirer qu'on traite plus doucement nos freres errans, qu'on permette à leurs femmes d'être épouſes lé-

---

(*a*) Apolog. pag. 14.
(*b*) Diſſert. ſur la St Barthel. pag. 20.
(*c*) Apolog. pag. 441. & 449.

Digitized by Google

gitimes, & à leurs enfans d'être citoyens, en attendant le moment de la grace qui opérera plus sûrement; lorsque nous leur montrerons de la charité; il vous dira qu'un projet applaudi par tant de mains ne doit pas être accueilli par le gouvernement. (*a*) C'est peut-être son esprit qui a soufflé en 1757, dans le parlement de Bordeaux, au grand regret des autres cours.

Pour autoriser la persécution dans le christianisme, il cherche à s'étayer de Rome payenne. (*b*) Si du moins il nous donnoit le vrai tableau de ses mœurs! Il lui attribue une intolérance qu'elle ne connut, ni sous les rois, ni au tems de la république, les deux époques de sa sagesse. Nous convenons avec lui de l'ordonnance de *Numa* sur la fidélité au culte qu'il avoit établi. Nous avouons aussi la loi des douze tables, *Deos peregrinos ne colunto*. Vous n'adorerez point de dieux étrangers. Mais il n'est pas question ici de la loi qui souffre souvent des interprétations, & qu'on adoucit selon les circonstances: il s'agit du fait.

Rome a-t-elle recherché, a-t-elle puni les adorateurs des dieux qui vinrent de la Grece & d'ailleurs en différens tems: *Jupiter*, *Junon*, *Apollon*, & tant d'autres qui avoient leurs temples dans Rome, leurs sacrifices & leurs prêtres, aussi-bien que les anciens dieux de *Numa*?

Il ne sait pas, cet homme qui sait tout, que les Romains traitoient *les Dieux*, comme nous traitons *les saints*. Voulez-vous honorer *saint Eustache*, tandis que votre voisin porte ses vœux à *S. Roch*? A vous permis: mais vivez en paix.

Caton & *Curius*, ces saints personnages que

(*a*) Apolog. 127.
(*b*) Pag. 384.

Digitized by Google

l'apologiſte invoque (*a*), & dont il reſpecte les ſentimens,

Quod Cato, quod Curius ſanctiſſima nomina, quondam
Senſerunt. . . . . .

Ces hommes ſi religieux armerent-ils le ſénat contre les cultes étrangers ? Vit-on ſous les rois ou dans la république une ſeule guerre civile pour cauſe de religion ? Il eſt obligé de deſcendre au regne de *Tibere* pour trouver un exemple de ſévérité. Mais il fait entendre à ceux qui n'ont pas lu, que l'intolérance religieuſe a toujours exiſté dans le gouvernement de Rome. Il bouleverſe le champ de l'hiſtoire pour y ſemer des ſcorpions.

Homme de rigueur & de torture, ſi vous êtes ſourd aux cris de l'humanité, écoutez du moins la *Patrie*, elle y gagneroit le retour d'une multitude de transfuges qui repeupleroient nos provinces; c'eſt la patrie qui vous prêche.

La patrie, le *patriotiſme*! il eſt fâché que cette *manie* nous gagne (*b*); ce n'eſt plus l'eſprit de perſécution, c'eſt l'amour de la patrie qu'il appelle *fanatiſme*. Défiez-vous, dit-il au ſouverain, de ceux qui, au vieux idiome *de bons français*, *de bons ſerviteurs du roi*, ont ſubſtitué celui de *patriotes* & de *citoyens*. (*c*) A qui adreſſe-t-il l'avis ? A un roi qui s'offenſeroit, ſi on cherchoit à lui plaire ſans être citoyen; ſi on vouloit le ſervir, ſans ſervir la patrie; à un roi qui ſe regarde comme l'ame des

(*a*) Apolog. pag. 156.
(*b*) Apolog. pag. 269.
(*c*) Apolog. pag. 276.

Digitized by Google

préféreroit, comme *Trajan*, celui de *pere de la patrie*. L'âne de la fable voulant careſſer ſon maître, ſans avoir les graces légeres du petit chien, le bleſſoit.

Perſonne n'aime autant à donner des avis. La douceur préſente du gouvernement l'irrite. *La religion eſt attaquée*, s'écrie-t-il, *& les miniſtres du très-haut ſont dans le ſilence; ceux du ſouverain dans la perplexité, ceux de la juſtice dans l'inaction* (*a*).

Il voudroit voir tous les miniſtres & le ſouverain, toujours armés contre une partie de l'Etat. Ne donnez point d'épée à ce furieux, il ne parle que d'*Ange exterminateur*.

S'il ouvre les archives de la religion, à dater depuis la vocation d'Abraham, juſqu'à nous, s'il y cherche quelque modele, ce n'eſt pas *Pierre*, continuant à prêcher avec douceur aux juifs rebelles, à ces railleurs inſolens qui attribuoient à la débauche, l'enthouſiaſme divin, dont il étoit plein; on ſait que ſa patience, toujours aidée par la grace, en convertit trois mille (*b*).

Ce n'eſt pas *Paul*, recommandant aux Theſſaloniciens de ne pas traiter en ennemis ceux qui ne vouloient pas croire à ſa prédication, mais de les reprendre charitablement, & de les attendre comme freres (*c*) : ni le même *Paul* ſe faiſant tout à tous, juſqu'à circoncire ſon diſciple Timothée à cauſe des juifs qu'il vouloient gagner au chriſtianiſme. (*d*)

Ce n'eſt pas même *Jeſus* réprimant fortement ſes diſciples, lorſqu'ils voulurent faire tomber le

(*a*) Apolog. pag. 254.
(*b*) *Act. Apoſt. cap.* 2.
(*c*) II. *ad Theſſ. cap.* 3.
(*d*) *Act. Apoſt. cap.* 16.

Digitized by Google

feu du ciel sur une ville qui rejettoit également la doctrine & le maître. (a) Ce bon maître, si peu imité, qui n'employoit que l'instruction, la mansuétude & des miracles de bonté, contre les juifs, les samaritains & les gentils, faisant du bien par-tout où il passoit. Non, encore une fois, ce n'est ni lui, ni ses apôtres qu'on propose pour modeles.

C'est *Moïse* fondant avec une légion de prêtres sur les adorateurs du veau d'or; & ne remettant l'épée dans le fourreau, qu'après l'avoir trempée dans le sang de vingt-trois mille israëlites, dont il étoit le conducteur.

C'est la famille de *Jacob* égorgeant les sichimites, au moment qu'elle les a engagés à se faire circoncire.

C'est *Josué* qui met tout à feu & à sang dans une ville idolâtre qui ne se défend pas. *

C'est le peuple choisi exterminant toute ame vivante dans la terre promise, excepté les jeunes filles à qui on pardonna l'idolâtrie de leurs peres.

C'est *Aod* assassinant un prince philistin ** au nom du seigneur.

C'est *Samuel* coupant par morceaux un roi incirconcis, que Saül par un mouvement de pitié avoit épargné. ***

C'est *David* brûlant les villages qui lui avoient servi d'asyle, & massacrant les sujets du roi Achis son bienfaiteur idolâtre.

C'est *Hyrcan* qui tonne sur les samaritains, qui renverse leur temple de Garizim, & les enfer-

---

(a) *Luc. cap. 9.*
* Jéricho.
** Eglon.
*** Agag.

Digitized by Google

lit sous les ruines de leur capitale.

De toutes les loix de Moïse, celle qu'il cite avec plus de complaisance, c'est une loi de sang qui ordonne à celui qui auroit été sollicité à un culte étranger, de livrer l'instigateur au peuple, & d'être le premier à l'assommer, fût-il son frere, son fils, sa femme ou son ami ; une autre loi encore qui commande d'exterminer jusqu'au dernier *Amalécite* ; & il désigne quantité d'*Amalécites* parmi nous. Le *Sanhédrim* se relâcha de cette sévérité dans les derniers temps de la Synagogue, admettant les Caducéens au partage de tous les biens civils, quoiqu'ils fussent hétérodoxes. L'excommunicateur éternel anathémathise le sanhédrim, parce que le sanhédrim cessoit d'anathématiser.

Il a un goût décidé pour l'*Ancien Testament* dans toute sa rigueur, préférablement au nouveau. Il judaïse complétement. Qui est-ce qui le circoncira ?

Mais rassembler ainsi toutes les foudres de la loi de rigueur pour les rallumer dans la loi de grace (*a*) ! quelle bouche à feu ! il faut que cet homme ait les entrailles de fer ; & si son ame en est aussi, quel matérialiste !

Peut-être, mon R. P. trouverez-vous des raisons pour excuser dans votre journal l'atrocité de son zele, d'autant plus qu'il a senti quelque scrupule sur ses emportemens : car il confesse (pag. 229.) qu'en prêchant l'*intolérance*, il est *tolérant* au fond du cœur. Pourquoi la langue n'est-elle pas aussi bonne que son cœur ? Voulez-vous qu'on lui laisse la langue ? j'y consens, elle deviendra peut-être meilleure ; mais n'épargnez pas son *Matérialisme*.

(*a*) Pag. 358. & seq.

Digitized by Google

Comme il a voyagé par-tout, excepté dans les endroits dont il écrit, il nous crayonne *une nation extrêmement éloignée, des académies où l'on ne travaille pas, des promenades où l'on ne marche pas, des bals où l'on ne danse pas, des spectacles où l'on baille, des guerres où le sort des armes a dépendu plus d'une fois d'un verre bien ou mal rincé, des intendans qui sont de vrais pressoirs* (a). Cette nation qu'il ne nomme pas, & que je me garderai aussi de nommer, est sans doute un amas d'*automates*. Il ne faut pas s'attendre qu'un matérialiste adroit dise crûment les choses, & ce n'est pas dans ce seul endroit qu'il se cache sous le masque; mais on fait tomber le masque.

Voici comme il s'exprime en parlant d'un ministre fougueux, & du danger qu'il y auroit à en souffrir d'autres au midi de la France. *Si tout le flegme des marais de la Hollande n'a pu amortir le feu de Jurieu, que seroit-ce lorsque la chaleur du climat se joindroit à celle du tempérament ou du zele? Nos têtes méridionales seroient bientôt embrasées.* (b) Il sait ce que la sienne a éprouvé. Mais n'est-ce pas là le matérialisme qu'il a reproché au président de Montesquieu sur l'influence des climats? (c)

Et de ceci qu'en direz-vous. . . . *Non, le meurtre de Vassy n'auroit jamais allumé le feu des guerres civiles, s'il n'eût couvé depuis long-temps dans le cœur des huguenots. On n'est pas si prompt à s'enflammer quand on ne porte pas avec soi le principe de l'incendie* (d) . . . . Je cherche là dedans du ma-

(a) pag 138.
(b) Pag 477.
(c) Pag 385.
(d) Pag 11.

Digitized by Google

télialiſme, il faut qu'il s'en trouve. Je me repréſente votre ſagacité quand je veux en avoir .... Ah ! un cœur huguenot, c'eſt de la cendre ſouffrée. .... Le principe qu'elle couvre, c'eſt le feu. Les matieres combuſtibles qui doivent l'irriter, c'eſt *le meurtre de Vaſſy* & cent autres. Tout cela ne préſente que de la matiere exaltée.

Dira-t-on que l'apologiſte en s'énonçant ainſi, n'a pas prétendu être matérialiſte ? Soit. Mais il l'eſt. J'ai remarqué que c'eſt ſur-tout lorſque les déclamateurs s'emportent, qu'ils donnent tête baiſſée dans la matiere. Et entre nous, mon R. P. cet accident vous eſt arrivé à vous-même en combattant le matérialiſme du livre de l'*eſprit*. Je vous remets ſous les yeux vos propres termes. *Nous devrions donner une attention particuliere à deux objets qui raniment tout le feu de notre auteur*, &c. (*a*) Quoi ! c'eſt vous qui mettez du *feu* en place de *l'ame* ! je voudrois bien que cet élément ſi favorable aux matérialiſtes de tous les ſiecles, ne nous fût pas néceſſaire pour nous chauffer, & qu'on pût l'éteindre dans toute la nature.

Je trouverois ſur vos pas bien d'autres empreintes du matérialiſme, ſi je voulois vous ſuivre ; mais je couvre vos écarts des aîles de la charité ; parce que, ſi le ſel ſe gâte, avec quoi ſalera-t-on ?

Laiſſons les auteurs & la bonne compagnie, j'ai dit que ſi le matérialiſme venoit à percer dans le peuple, tout ſeroit perdu. Le peuple lit à préſent la gazette, il la dévore, il s'en nourrit faute de pain. Monſieur *Arnoult* ! je fais grand cas de vos ſachets anti-apoplectiques ; mais eſt-il néceſſaire de nous diſtiller le matérialiſme dans tou-

(*a*) Journ. de Trévoux. Oct. 2. vol. pag. 2680.

Digitized by Google

tes les gazettes ? Voici un de vos trophées dans celle d'Utrecht du 31 octobre 1758. La marquise de *Se Suplix*, après avoir peint dans une lettre, l'état apoplectique & paralytique de sa cousine, s'énonce en ces termes :

» Je n'eus rien de plus pressé que d'ôter un de vos sachets que j'avois à mon cou, & de le faire mettre au sien. Successivement la connoissance, la raison & les forces lui revinrent.

M. *Arnoult* ! qu'y a-t-il donc dans votre sachet ? Ce sera, si vous voulez, la matiere subtile de *Descartes*, ou le feu d'*Empédocle*, qui va porter la connoissance, la raison & les forces dans les organes de la malade. Ou il n'y a point de matérialisme, ou en voilà ; & le peuple qui prend tout au pied de la lettre, lit tout cela.

O mon pere, si vous voulez conserver le dogme de la spiritualité de l'ame parmi le peuple, veillez sur la gazette.

Veillez encore plus sur les foires. Il y a dix ou douze ans qu'on y montra un fluteur automate qui disputoit avec *Blavet*. Le mal va toujours en augmentant. Aujourd'hui toute la matiere s'anime. Au fauxbourg S. Jacques c'est une *perdrix* qui, sans être sortie du sein de la nature, va vous chercher sur des arbres, les fruits que vous lui demandez. Au Boulevart, c'est un *simulacre humain* qui a volé la parole à l'homme. A la foire où tous ces prodiges se rendent, demandez à la matiere toute la vie & le sentiment que vous voudrez, vous serez content & très-content. C'est-là qu'on voit ce fameux matérialiste qui tâche de corrompre la nation dès le berceau. Platon dit dans sa république, que si on veut avoir des citoyens qui aiment la patrie & respectent les dieux, on ne sauroit trop veiller aux amusemens des enfans. Les nôtres voient des *marionnettes* danser,

Digitized by Google

rire, se fâcher, jouer des pieces entieres avec intelligence. Ils apprennent donc en naissant qu'ils ne sont eux-mêmes que des marionnettes ; & en effet, c'est un nom qu'on leur donne assez souvent. C'est pour le coup qu'il faut devenir suisse, briser *Polichinel*, & brûler *Brioché*. Athenes se repentit trop tard de son indulgence, lorsque Leucipide, Démocrite, Epicure répandoient le matérialisme dans la Grece. Ils avoient à leurs gages des machinistes & des saltimbanques qui démontroient aux yeux ce qu'ils professoient dans leurs écoles. Puisque *la question* est permise en France, on pourroit chrétiennement la donner au sieur *Bienfait*, pour savoir de lui quel est le matérialiste qui le met en œuvre.

Etes-vous content, mon R. P. de ma commission ? J'ai parcouru tous les champs où croît l'ivraie du matérialisme. Le travail, pour l'arracher, est immense, prenez des aides. Vous ignorez peut-être que dans votre journal du mois de décembre dernier, un libraire-imprimeur a glissé un avis qui vous indique fort à propos une foule d'ouvriers remplis de zele & de savoir.

M. l'abbé *Gauchat*, qui, malgré ses occupations continuelles d'*Abbé commendataire de l'abbaye de S. Jean de Falaise*, & ses travaux de l'*Académie de Ville-franche*, fabrique des armes annue les contre l'impiété, moyennant 27 livres 10 sols par an. Le recueil de cette année contiendra une piece curieuse, *réfutation du livre de l'Esprit*.

M. Abraham-Joseph de *Chaumaix* d'Orléans, (supposé que ce soit là son vrai nom ; car aujourd'hui, en littérature comme en finance, il y a bien des prête-noms) quoi qu'il en soit, l'auteur ne demande que 20 livres une fois payées pour faire main-basse sur l'*Encyclopédie*, & pulvériser le livre de l'*Esprit*.

Digitized by Google

Une ſociété de gens de lettres qui venge tous les mois la religion pour 15 ſols par cahier, cette ſociété annonce qu'elle eſt bien fâchée d'avoir ſuſpendu la réfutation des œuvres de *Voltaire* pour courir ſus au livre de l'*Eſprit*.

J'ignore ſi tous ces bons ouvrages paroiſſent déjà. Je l'ai demandé à des gens de lettres, de ces gens qui aiment le bon & qui en font. Un ſeul m'a dit avoir oui dire à quelqu'un qui avoit entendu dire qu'on avoit déjà quelque choſe. L'imprimeur vous éclaircira.

Ne le négligez pas cet imprimeur, lui-même qui ne s'en eſt pas tenu, comme il vous l'aſſure, à gémir dans ſon imprimerie ſur ce déluge de libelles, impies & ſcandaleux; mais il conſacre ſon papier, ſes caracteres & ſon encre à imprimer à bon compte toutes les productions qu'on voudra bien lui confier en faveur de la religion: & ſur-tout les réfutations du livre de l'*Eſprit*.

Employez même le *Gazetier - eccléſiaſtique*, ce cyclope ignoré, qui dans un ſous - terrein ténébreux forge, mal-adroitement, des traits pour la *haine*. Les Grecs les plus diviſés ſe réuniſſent contre l'ennemi commun. Il vous accuſe d'être bien moins véhément contre les matérialiſtes, que contre les ennemis de la bulle.

Il va plus loin. Il dit (a) *que c'eſt la doctrine des jéſuites qui a donné naiſſance à la religion naturelle, ou du moins aux ravages incroyables dont elle s'applaudit & au livre de l'Eſprit*, où il a trouvé le matérialiſme le plus conſommé. Faites tomber ces reproches calomnieux.

Vous voyez, mon R. P. que ſans compter l'*Année littéraire & les petites affiches* vous ne man-

(a) Nouv. Eccléſ. du 18 nov. 1758.

Digitized by Google

querez pas de troupes légeres pour escarmoucher. Réuniſſez toutes ces différentes forces, & frappez.

N'écoutez pas la pernicieuſe douceur de ces philoſophes du temps, qui diſent qu'il ne faut pas commander à la penſée, que la nature humaine ſe porte rapidement vers une opinion perſécutée ; qu'un homme qui a la vue foible ne doit pas être puni, parce qu'il ne voit pas comme nous que la perſécution fait plus de proſélytes, que l'erreur même ; que lorſqu'une erreur ſe montre, ſi l'autorité ne s'en mêle pas, elle tombe bientôt d'elle-même ; que depuis long-temps on ne parleroit plus de Janſéniſme, ſi Louis XIV. n'en avoit fait un coloſſe en voulant l'écraſer de tout le poids de ſa puiſſance ; que ſur-tout dans une nation comme la nôtre, il vaut mieux jetter du *ridicule* ſur l'erreur, que du *feu*. Fermez l'oreille au ſifflement de ces ſerpens ; ont-ils jamais entendu cette maxime ſi chere à l'Apologiſte qu'il *faut perdre le corps pour ſauver l'ame* ? Ne laiſſez point éteindre votre zele. Verſez ſans ceſſe de l'huile ſur ce feu apoſtolique. Pourſuivez le matérialiſme, même où il n'eſt pas. Vous aurez du moins gagné un point capital.

Il y a cent ans que votre compagnie fait la guerre au monſtre *d'Ypres*, d'autres diſent au phantôme ; mais vous & moi nous ſoutenons que c'eſt un monſtre bien réel, qui reſpire encore ; en voici un plus palpable qui peut étouffer celui-là. Vous l'avez découvert dans ſon état de *fétus* ; peu de gens le voyoient encore. Vous allez le nourrir, le développer, l'engraiſſer dans votre *ménagerie de Trevoux*. Mille mains ſe joindront à la vôtre. Et comme vous chercherez par-tout le *matérialiſme*, vous le verrez par-tout. D'autres ne le verront pas ; & ſans embraſſer ſa défenſe, ſoutiendront

Digitized by Google

qu'il n'eſt pas où vous le déſignez. Des légions ſcholaſtiques ſe mêleront de la diſpute : les Cénobites de deux ſexes ſe partageront : les puiſſances eccléſiaſtiques entreront dans la lice. Un ouvrage que peu de gens liſoient, tout le monde voudra le lire, & le lira. On en fera d'autres où l'on trouvera toujours quelque reſſemblance. L'accuſation de *matérialiſme* deviendra générale, & l'on ne parlera plus de *janſéniſme*.

Digitized by Google

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

POUR donner une connoiſſance exacte de l'*eſprit* & de *ſa nature*, on ſe propoſe, dans ce diſcours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*eſprit*.

CHAPITRE PREMIER. *Du génie*, pag. 1

CH. II. *De l'imagination & du ſentiment*, 11

CH. III. *De l'eſprit*, 28

CH. IV. *De l'eſprit fin, & de l'eſprit fort*, 32

CH. V. *De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant, & du goût*, 47

CH. VI. *Du bel eſprit*, 56

CH. VII. *De l'eſprit du ſiecle*, 63

CH. VIII. *De l'eſprit juſte*, 73

On prouve, dans ce chapitre, que, dans les queſtions compliquées, il ne ſuffit pas, pour

Digitized by Google

bien voir, d'avoir l'esprit juste ; qu'il faudroit encore l'avoir étendu : qu'en général les hommes sont sujets à s'énorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie : qu'en conséquence, ils se disent supérieurs aux gens à talens ; croient, dans cet aveu simplement se rendre justice, & ne s'apperçoivent point qu'ils sont entraînés à cette erreur par une mépriſe de sentiment commune à presque tous les hommes ; mépriſe dont il est sans doute utile de faire appercevoir les causes.

CH. IX. *Mépriſe de sentiment*, 81

Ce chapitre n'est proprement que l'expoſition des deux chapitres suivans. On y montre seulement combien il est difficile de se connoître soi-même.

CH. X. *Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent*, 82

Développement du chapitre précédent.

CH. XI. *Des conseils*, 46

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on est si prodigue de conseils, si aveugle sur les motifs qui nous déterminent à les donner ; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes à cet égard, peut quelquefois précipiter les autres. On indique à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoiſſance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon sens*, 104

CH. XIII. *Esprit de conduite*, 108

CH. XIV. *Des qualités excluſives de l'esprit & de l'ame*, 119

Digitized by Google

Après avoir essayé, dans les chapitres précédens, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'esprit, il est utile de connoître quels sont les talens de l'esprit qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talens que des habitudes contraires rendent pour ainsi dire inalliables. C'est l'objet qu'on se propose d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre suivant où l'on s'applique plus particuliérement à faire sentir toute l'injustice dont le public use à cet égard envers les hommes de génie.

CH. XV. *De l'injustice du public à cet égard*, 132

On ne s'arrête, dans ce chapitre, à considérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement, que pour éclairer les hommes sur les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur esprit.

CH. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre*, 145

Cette méthode indiquée, il semble que le plan d'une excellente éducation devroit être la conclusion nécessaire de cet ouvrage: mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, seroit, comme on le verra dans le chapitre suivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVII. *De l'éducation*, 154

On prouve, dans ce chapitre, qu'il seroit sans doute très-utile de perfectionner l'éducation publique; mais qu'il n'est rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'opposent en ce genre à toute espece de réforme; que, dans les empires vastes & puissans, on n'a pas toujours un besoin urgent de grands hommes; qu'on

Digitized by Google

conséquence, le gouvernement ne peut arrêter long-temps ses regards sur cette partie de l'administration. On observe cependant à cet égard, que dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne seroit pas impossible de donner le plan d'une excellente éducation; mais que cette entreprise seroit absolument vaine dans des empires soumis au despotisme, tels que ceux de l'orient.

Fin de la Table du troisieme volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

FEB 1 1968 ILL

CANCELLED

1819822

Digitized by Google